1

MONSIEUR

ET

MADAME FERNEL

COMÉDIE

EN QUATRE ACTES, EN PROSE

PRÉCÉDÉS D'UN PROLOGUE

PAR

LOUIS ULBACH ET CRISAFULLI





PARIS

LIBRAIRIE INTERNATIONALE

13, RUE DE GRAMMONT

COLLECTION J. HETZEL ET A. LACROIX

—

MONSIEUR ET MADAME FERNEL

PERSONNAGES.

FERNEL, 40 ans.	MM.	PARADE.
BOURGOIN, 75 ans.		DELANNOY.
JULES RENAULT, 25 ans.		LAROCHE.
BABEL, } personnages muets.		
CAVALIER, }		
UN EMPLOYÉ DU CHEMIN DE FER DE LYON. . :		ROGER.
LAURE FERNEL, 30 ans.	Mmes	JANE ESSLER.
ADÈLE DE SOLIGNY, 30 ans. . .		FRANCINE CELLIER.
MADAME RENAULT, mère de Jules, 60 ans.		ALEXIS.
BRIGITTE, servante de Fernel. . . .		P. COLBRUN.
MARIE, femme de chambre de madame de Soligny.		MARIE.

INVITÉS, DOMESTIQUES.

Au prologue, la scène est à Montereau. — Les quatre actes chez M. et Mme Fernel, à Troyes.

—

Toutes les indications sont prises de la gauche du spectateur. Les changements sont indiqnés par des renvois.

—

Pour la mise en scène détaillée, s'adresser à M. Ricquier, régisseur général au théâtre du Vaudeville.

MONSIEUR

ET

MADAME FERNEL

PROLOGUE.

L'intérieur d'une salle d'attente, le soir. — Au milieu, une table couverte de journaux, chaises de chaque côté. Porte vitrée au fond donnant dans l'embarcadère. A droite, une porte ; à gauche, en premier plan, une cheminée ; au-dessus, au second plan, une porte. Affiches du chemin de fer sur les murs.

SCÈNE PREMIÈRE.

JULES, UN EMPLOYÉ DU CHEMIN DE FER DE LYON.

JULES, en costume de voyage, entre par la droite, suivi de l'Employé [1].

Ainsi, vous dites que le premier train pour Troyes ne part que...

L'EMPLOYÉ.

Dans une heure! (Il va pour sortir.)

JULES, le rappelant.

Pardon! monsieur, qu'est-il donc arrivé au convoi de Lyon? un accident?

1. Jules, l'Employé.

L'EMPLOYÉ.

Des rails brisés! Il nous faut quelques heures pour les réparer.

JULES.

Pas de tués ni de blessés?

L'EMPLOYÉ.

Oh! jamais, monsieur! (Il sort.)

SCÈNE II.

JULES, puis ADÈLE et MARIE.

JULES, descendant en scène.

Des rails brisés, ce qui oblige les voyageurs à passer la nuit à Montereau. Voilà une impression de voyage et un fait divers... Allons, allons... le mal n'est pas grand. (Il va poser sa valise près de la cheminée.) Il y a des gens là-bas furieux d'être en retard; moi, je me mords les doigts d'être en avance. Voilà la vie! Allons! une heure d'attente et de courants d'air! Brrr!... (Il retrousse le collet de son paletot, et il enfonce sa casquette sur ses yeux.) Il vient un vent!... (Il regarde le fauteuil.) Bah! dormons, si nous pouvons... et rêvons, si nous dormons! (Il s'étend dans un fauteuil et s'endort dans l'ombre, de manière à ne pas être vu de prime abord. — Entrée d'Adèle et de Marie, sa femme de chambre, portant un sac de nuit et des châles [1].)

ADÈLE.

Eh bien, ma pauvre Marie?

MARIE.

Eh bien, madame... nous voilà obligées de passer la nuit à Montereau!

ADÈLE.

Vraiment?

MARIE.

On me l'a assuré.

1. Jules, Adèle, Marie.

ADÈLE.

Mais je ne le veux pas. C'est un abominable pays que celui-ci! Montereau!... Il y a un pont, on y assassine les gens... Marie, je ne veux pas rester à Montereau!

MARIE.

Eh bien, madame, retournons à Paris.

ADÈLE.

Ce serait bien pis. J'aurais l'air de me repentir de mon voyage. Je n'aurais qu'à rencontrer M. de Preize, installé à la gare, m'attendant, sûr de lui, sûr de moi, et enchanté d'un déraillement qu'il a commandé peut-être!

MARIE.

Alors, madame, je ne vois pas trop...

ADÈLE, avec dépit.

Non... je ne céderai pas... Il y a ici deux lignes qui se rencontrent... quittons celle de Lyon et allons sur l'autre... Marie, prends mon bulletin de bagages et va faire enregistrer nos malles pour le hameau, le bourg ou le chef-lieu le plus voisin de Montereau.

MARIE.

Comment?

ADÈLE.

Nous prendrons le premier train qui passera.

MARIE.

Sans savoir d'avance...

ADÈLE.

Je m'abandonne au hasard!

MARIE.

Mais s'il n'y a plus d'autres convois que ceux de Paris...

ADÈLE, soupirant et allant s'asseoir à droite de la table.

Alors, mon enfant, j'aurai perdu la partie... Nous retournerons rue de la Victoire, où M. de Preize, victorieux, viendra chercher ma réponse. (Elle se lève.) Ma réponse!... il ne l'a pas encore! va! va! (Marie sort à droite.)

SCÈNE III.

JULES, ADÈLE.

ADÈLE.

A quoi tient la destinée!... Ce déraillement va changer tous mes projets... S'il me coûtait ma liberté, quelle indemnité demanderais-je à la Compagnie... (Tout en parlant, elle descend à gauche pour remonter ensuite à la table.) On répond des sacs de nuit; on ne répond pas des cœurs perdus en route. (Jules s'agite sur sa chaise. Tournant la tête.) Tiens!... Il y a là quelqu'un... Oui, un paletot et une casquette qui dorment... un de mes compagnons d'infortune, sans doute... Il a pris le meilleur parti. (S'arrêtant derrière la table et jetant un coup d'œil sur les brochures et les journaux qui y sont épars.) Quelle folie! quelle sagesse, peut-être, de me confier au hasard!... Je l'ai interrogé; attendons... Voyons ce qu'il répondra... (Elle prend un journal sur la table.) *L'Étoile de l'Aube!* — (Lisant.) Le *Moniteur* publie... Un journal politique... passons... passons... *Les Parisiennes.* Voilà un article qui promet beaucoup. *Les Parisiennes!* Voyons donc! (Elle lit.)

SCÈNE IV.

ADÈLE, JULES RENAULT, L'EMPLOYÉ DU CHEMIN DE FER.

L'EMPLOYÉ, s'avançant vers Adèle.

C'est à Madame les douze caisses qu'on vient d'enregistrer pour Troyes?

JULES, se réveillant, à part.

Douze caisses!

ADÈLE.

Oui. (A part.) Il paraît que je vais à Troyes!

JULES, regardant Adèle.

Voici une jolie femme!

L'EMPLOYÉ, désignant la porte à gauche.

Si Madame veut attendre dans ce petit salon?

JULES, à part.

Le maladroit!

ADÈLE.

A quoi bon? je suis très-bien ici... (L'Employé salue et sort.)

SCÈNE V.

ADÈLE, JULES.

JULES, après avoir réparé le désordre de sa toilette, s'avance vers Adèle et s'incline.

Madame, permettez-moi de vous remercier.

ADÈLE, souriant.

De quoi me remerciez-vous, monsieur?

JULES.

De ne m'avoir pas privé de l'honneur d'attendre avec vous.

ADÈLE, saluant de la tête.

Ah! (Elle feint de reprendre la lecture de son journal et jette un coup d'œil sur Jules.) Est-ce un provincial? Il a la tournure d'un Parisien!... (Elle se lève, jette le journal sur la table et paraît chercher quelque chose.)

JULES.

Vous cherchez, madame?...

ADÈLE.

Un indicateur...

JULES.

Si vous voulez me permettre de vous offrir celui-ci. (Il tire de sa poche un indicateur qu'il présente à Adèle.)

ADÈLE, le prenant.

A mon tour, monsieur, je vous remercie. (Parcourant l'indicateur.) Je ne me reconnaîtrai jamais là-dedans.

JULES.

Que désirez-vous savoir, madame?

ADÈLE.

L'heure du premier train qui conduit à Troyes.

JULES, prenant l'indicateur et cherchant.

La voilà, madame. (Il lui rend l'indicateur.)

ADÈLE.

Dix heures trois quart?

JULES.

C'est cela!

ADÈLE.

A quelle heure arriverons-nous?

JULES.

A minuit... A moins d'accidents.

ADÈLE, lui rendant l'indicateur.

Ah! monsieur, ne nous portez pas malheur! C'est déjà bien assez de la station que je fais à Montereau. Je vais à Troyes, au lieu d'aller à Lyon. Que deviendrais-je, s'il me fallait changer encore de chemin!

JULES, étonné.

Quoi, madame, c'est le hasard...?

ADÈLE.

Non, ma fantaisie... Vous souriez, monsieur?

JULES.

Pardonnez-moi, madame, si je prends la liberté de constater l'avantage que vous me donnez sur vous. Vous ne savez pas qui je suis, et je sais déjà qui vous êtes.

ADÈLE.

En vérité!

JULES.

Vous êtes riche... veuve... et vous fuyez le mariage...

ADÈLE.

Monsieur!

JULES.

J'ai bien déviné, n'est-ce pas?

ADÈLE.

Qui vous a fait supposer...?

JULES.

Que vous étiez riche?... La facilité avec laquelle vous modifiez votre itinéraire... Que vous êtes veuve? L'usage un peu blasé que vous faites de la liberté... Que vous fuyez... un mari futur?... Cela, madame, est un pressentiment.

ADÈLE, souriant.

J'avoue que, pour l'ensemble, vous avez raison : mais les détails?

JULES.

Les détails!... les voici : jeune et libre, vous ne croiriez pas à votre liberté, si vous n'en abusiez un peu. Vous êtes brave jusqu'à la témérité, et pourtant vous fuyez!... vous êtes, je n'ose dire, coquette, mais *Parisienne* avec le danger.

ADÈLE, à part.

Ah! Parisienne! (A Jules.) Une épigramme, monsieur!

JULES.

Un hommage, madame; j'ai deviné juste, parce que j'ai vu très-clair... On ne lit bien que les beaux livres.

ADÈLE, avec ironie.

Moi, monsieur, je ne sais pas lire. (Elle remonte à la table et s'assied.)

JULES.

Permettez-moi de vous suppléer... Je suis, madame, un pauvre journaliste de province... ni marié, ni veuf, ni riche.

ADÈLE, l'interrompant et montrant le journal.

Un journaliste... champenois?

JULES.

Hélas, oui! (Vivement.) Mais j'ai fait mon droit à Paris.

ADÈLE.

C'est pour cela que vous en voulez aux Parisiennes...

JULES.

Vous m'avez lu?

ADÈLE.

J'aurais dû vous deviner. Les journalistes sont des gens terribles, qui savent tout.

JULES.

Vous me prenez pour un journaliste de grand format... La pénétration m'est défendue!

ADÈLE, riant.

Alors, vous êtes ici en rupture de ban!

JULES.

Ah! madame, si nous n'avions pas la ressource d'arrêter les gens sur les grandes routes, nous nous ennuierions bien en province...

ADÈLE.

Vous viendrez à Paris.

JULES.

J'y vais... tous les six mois...

ADÈLE.

Mais il faut y rester!

JULES.

Oh! les places sont prises; d'ailleurs, pour y rester, il faut être libre: or, la liberté est un luxe que je ne puis me donner. J'ai une mère qui vit pour moi et pour qui je travaille.

ADÈLE.

Vous faites bien, monsieur.

SCÈNE VI.

LES MÊMES, MARIE[1].

MARIE.

Madame... voici le nouveau bulletin et les billets que je viens de prendre.

ADÈLE, se levant.

Nous allons à Troyes. (Elle passe à gauche[2].)

MARIE, étonnée.

Madame le savait déjà?...

ADÈLE.

Oui, je viens de le lire là-dedans.

MARIE.

Ah!

ADÈLE.

Va veiller à nos bagages. (Marie sort[3].) Monsieur, peut-on passer deux jours dans ce pays sans s'ennuyer?...

JULES.

C'est beaucoup, cependant nous avons quelques monuments...

ADÈLE.

Oh! je les connais, vos monuments troyens! je les ai déjà vus... ailleurs.

JULES.

Alors...

ADÈLE, riant.

Je lirai votre journal.

JULES.

Je l'avais compté dans les ressources inutiles...

1. Jules, Adèle, Marie.
2. Adèle, Jules, Marie.
3. Adèle, Jules.

ADÈLE.

Ah! mon Dieu! mais j'y songe. J'ai, je dois avoir une amie de couvent mariée à Troyes.

JULES.

Son nom!

ADÈLE.

Je l'ai oublié... nous nous aimions tant! Que j'aurais donc de plaisir à la revoir, à l'embrasser!

JULES, riant.

Si vous vous rappeliez le nom de votre meilleure amie?

ADÈLE.

Ne vous moquez pas... c'est son nom de femme que...

JULES.

Pourriez-vous me dire, madame, son nom de baptême?

ADÈLE, souriant.

Voilà, monsieur, un singulier défi! Elle s'appelle Laure.

JULES, avec empressement.

Madame *Laure Fernel.*

ADÈLE.

Fernel! c'est bien cela. Vous la connaissez, ma chère Laure?

JULES, gravement.

J'ai cet honneur.

ADÈLE.

Au fait, c'était une élève remarquable. Nous lui prédisions qu'elle ferait des livres... (Riant.) C'est une muse, n'est-ce pas? la muse du département!

JULES, vivement.

Oh! vous vous trompez, madame!

ADÈLE.

Comment?

JULES.

C'est la meilleure des ménagères.

ADÈLE.

Laure, cette figure de keepsake!...

JULES.

Est la figure d'une mère de famille dans un tableau de Greuze. Décidément, madame, il y a confusion.

ADÈLE.

Laure a des enfants!

JULES.

Oui, madame, et elle en est fière!

ADÈLE.

La meilleure des ménagères! Est-il possible que l'air de ce pays change à ce point les gens?...

JULES.

Pourriez-vous continuer, madame, à me donner le signalement exact de vos souvenirs?

ADÈLE.

Sans doute.

JULES.

Votre amie de pension doit-être âgée... de...

ADÈLE.

Passons l'âge, monsieur...

JULES.

Faisons mieux, madame : convenons qu'elle n'a que votre âge...

ADÈLE, souriant.

J'y consens. Laure avait de beaux cheveux noirs qui encadraient harmonieusement sa figure; un faible sourire toujours prêt à s'envoler... de grands yeux levés au ciel. Est-cela?...

JULES.

Madame Fernel a une bouche ravissante, mais le sourire y demeure. Ses grands yeux se baissent plutôt qu'ils ne se lèvent, mais elle les tient surtout à la hauteur du front de ses enfants. Elle a aussi des cheveux noirs; mais une cruelle maladie de sa petite fille a mêlé quelques fils d'argent à ces fils de soie.

ADÈLE, effrayée et portant la main à ses cheveux.

Quelle horreur! Comment! elle grisonne?

JULES.

Oh! si peu! et il y a tant de jeunesse dans son regard!... Mais nous avons oublié les signes particuliers... Son mari.

ADÈLE, le regardant.

L'aime-t-elle?

JULES.

D'un amour paisible, comme il veut, comme il doit être aimé. Ces deux époux sont l'envie et le modèle de notre ville. Quand on les voit passer ensemble, on se dit : « Voilà le bon M. Fernel et la charmante madame Fernel! »

ADÈLE.

Je ne reviens pas de ma surprise! Vous ne raillez pas, monsieur?

JULES.

C'est bien sérieusement que je vous parle, madame. Je ne connais personne qui mérite plus d'estime et plus de respect que madame Fernel. Non, ce n'est pas une muse; mais la poésie de ses rêves s'est répandue en parfums sur ses actions. Indulgente comme la vraie vertu, d'excellent conseil pour tout le monde, elle fait admirer sa piété aux incrédules, sa tolérance aux fanatiques. Cœur généreux, esprit modeste, elle a horreur des louanges; elle pardonne plus volontiers à l'ingratitude qu'à la reconnaissance.

ADÈLE.

Quel enthousiasme! pour un juge si rigoureux des femmes... des Parisiennes!

JULES.

Ce n'est pas de l'enthousiasme, je suis vrai!

ADÈLE, avec intention.

L'êtes-vous sur le compte de M. Fernel?

JULES.

Sans doute! c'est un excellent homme, un ancien notaire...

ADÈLE, le regardant.

Ce portrait-là est plus court... et plus vraisemblable. Ainsi, le ménage Fernel, c'est le bonheur... à deux?

JULES, gravement.

Oui, madame, à deux!

ADÈLE, rêveuse.

Ce bonheur me conseillera peut-être!... Monsieur, gardez-moi le secret en arrivant à Troyes, je veux surprendre Laure.

JULES.

Vous serez obéie, madame. (Des voyageurs entrent et vont au fond près de la porte vitrée.)

MARIE, rentrant.

Madame, c'est le train qui arrive!

ADÈLE.

Quoi! il y a déjà une heure que nous bavardons?

JULES, souriant.

Permettez-moi, madame, de finir cet entretien comme je l'ai commencé, en vous remerciant. (Bruit de cloche; mouvement parmi les voyageurs.)

ADÈLE, s'arrêtant et avec un sourire.

C'est singulier! au moment de partir, je me sens émue... Est-ce un mauvais présage pour la route?

JULES, avec galanterie.

C'est la pensée de revoir une ancienne amie.

ADÈLE, riant.

Vous croyez?... (Changeant de ton.) J'espère bien, monsieur, vous rencontrer chez elle... Je vous dirai alors pourquoi j'étais émue... si je l'ai découvert. En attendant, je vais prendre le wagon réservé aux dames.

JULES.

Ah! madame, je ne fume pas!

ADÈLE.

Non, mais vous parlez!

SCÈNE VII.

LES MÊMES, CAVALIER, BABEL, puis L'EMPLOYÉ DU CHEMIN DE FER.

BABEL, dans la coulisse à droite.

Par ici, monsieur Cavalier... par ici!

JULES.

Babel! Cavalier! oh! la fâcheuse rencontre!

ADÈLE.

Vous connaissez ces messieurs?

JULES.

Hélas! ce sont deux actionnaires de mon journal et des plus influents : un avocat et un banquier. S'ils vous voyaient, madame!

ADÈLE.

Je serais compromise!...

JULES.

Un peu. Mais vous seriez surtout compromettante.

ADÈLE, riant.

Vraiment... Êtes-vous brave?

JULES.

Quand on m'autorise à l'être.

ADÈLE.

Eh bien! alors, votre bras jusqu'à mon wagon.

JULES.

Ah! madame, quelle imprudence!

ADÈLE.

Oh! monsieur, que de timidité! (Elle remonte près de Marie, qui lui pose un châle sur les épaules; Jules va chercher sa valise. — La porte vitrée s'ouvre, on aperçoit les wagons.)

L'EMPLOYÉ.

Les voyageurs pour la ligne de Troyes! (Sortie des voyageurs. — Babel et Cavalier paraissent et vont pour suivre les voyageurs; ils s'arrêtent en apercevant Jules, qui descend à Adèle et lui offre son bras.)

JULES.

Madame!

ADÈLE.

Monsieur! (Ils se dirigent vers la sortie; Babel et Cavalier saluent Jules: celui-ci leur rend le salut qu'ils lui adressent.)

MARIE, portant un sac de nuit et un nécessaire.

Ah! M. de Preize!... voilà un déraillement complet! (Adèle et Jules sortent, suivis de Marie; Babel et Cavalier les suivent en causant.)

FIN DU PROLOGUE.

ACTE PREMIER.

Un salon chez madame Fernel. — Fauteuils en velours, mélangés de chaises en tapisserie de ménage; guéridon avec des albums; grands portraits en pied de M. et madame Fernel; piano carré, etc., etc. — A gauche, premier plan : porte vitrée donnant sur le jardin, un canapé, face au public; deuxième plan : une porte; au fond, une cheminée. — A droite, deuxième plan : une porte, entrée principale; premier plan : une fenêtre, un meuble à ouvrage, tabouret, chaises et fauteuils.

SCÈNE PREMIÈRE.

LAURE, FERNEL.

(Laure, tenue sévère : robe de soie noire montante; col plat, manchettes plates, tablier de soie, cheveux en deux rouleaux. — Elle est assise près d'une fenêtre, ayant devant elle une petite table à ouvrage et travaillant à une blouse d'enfant. — Fernel est en veste, sans cravate, les pieds dans des pantoufles; il est étendu, presque couché sur un canapé, comme un homme entre l'ennui et le sommeil [1].)

LAURE, travaillant.

J'aurai bien de la peine à tirer parti de cela! (Avec un sourire.) Les démons!

FERNEL, bâillant.

Ah çà! ma chère, quand nos fils seront à Paris, est-ce que tu continueras à leur confectionner des habits?

LAURE.

Peut-être! Mais ce moment est encore loin! Pourquoi ces chers enfants ne resteraient-ils pas auprès de nous?...

FERNEL.

Ici, on en ferait des Champenois comme moi, des

1. Fernel, Laure.

notaires, comme je l'ai été... et plus tard, des gens ennuyés, comme je le suis!

LAURE.

Pourquoi t'ennuies-tu ?

FERNEL.

Voilà une jolie question! Je m'ennuie parce que j'ai vendu ma maudite étude, et parce que j'ai le bonheur d'être rentier... parce que je ne puis passer mes journées à faire le tour de la ville ou à te contempler dans tes ravaudages... Ah! quand nos petits gaillards seront à Paris, comme j'irai les voir souvent!

LAURE.

Tu m'emmèneras bien quelquefois ?

FERNEL, bâillant.

Toujours!... Tu as besoin de prendre les Parisiennes pour modèles!... En voilà qui savent donner de l'agrément à leurs maris et les empêcher de trouver le temps long!

LAURE.

De quoi te plains-tu ?

FERNEL.

D'abord, je ne me plains pas... je me résigne!

LAURE, plaisantant.

Oh! tu as du courage!

FERNEL.

Oui, j'en ai... puisque je n'ai pas comme toi la ressource de l'aiguille...

LAURE.

Non!

FERNEL.

Ni celle de l'église!

LAURE, souriant.

Celle-là, tu peux l'avoir!

FERNEL.

Pourquoi ne pas me proposer tout de suite d'être marguillier?... Ah! comme Renault se moquerait de moi!... A propos, il n'est donc pas revenu? Est-il heureux d'être à Paris! Là-bas il trouve des gens pour l'apprécier!

LAURE, avec un sourire.

Tu crois donc que c'est un génie incompris?

FERNEL.

Je crois qu'on ne l'aime guère ici; on le redoute.

LAURE.

Pourquoi le redouterait-on?

FERNEL.

Parce qu'il a du talent, de l'esprit, du courage... parce qu'il n'est pas si Champenois... que les autres. Mais, tiens! toi-même, tu fais tout ce que tu peux pour l'éloigner!

LAURE, un peu troublée.

Il s'éloigne bien tout seul.

FERNEL.

Le fait est que voilà une absence qui se prolonge! Il devrait être ici; s'il allait ne plus revenir?...

LAURE, troublée.

Dans l'intérêt de son avenir, cela vaudrait mieux pour lui.

FERNEL.

Pour lui, peut-être... mais pour nous!...

LAURE.

Tu l'aimes en égoïste, mon ami. (Simplement.) Moi, je lui souhaite une belle carrière... à Paris!

SCÈNE II.

LES MÊMES, BRIGITTE, JULES RENAULT[1].

BRIGITTE, entr'ouvrant la porte pour annoncer.

M. Jules Renault! (Elle sort.) — (Fernel se lève et court au-devant de Jules. — Madame Fernel fait un petit mouvement d'élan qu'elle réprime aussitôt, et, après avoir fait au nouvel arrivant un signe de la tête, elle se remet à son ouvrage.)

FERNEL.

Ah! arrivez donc!... Vous voilà enfin!... Sacrebleu! quelle bonne figure vous avez! Il n'y a que l'air de Paris pour la santé! Vous êtes-vous bien amusé?... Tenez, nous parlions de vous!

JULES.

Ah! je n'étais pas oublié tout à fait? (Laure, très-troublée et affectant de coudre avec obstination, s'incline légèrement.)

FERNEL.

Vous oublier!... Franchement, mon ami, vous m'êtes nécessaire... Pendant votre absence, là... vrai!... j'étais tout je ne sais comment...

JULES.

Quelle plaisanterie!

FERNEL.

On ne plaisante jamais ici!... Ma femme vous le dirait... si aujourd'hui elle n'était pas dans ses jours de grande besogne.

JULES.

J'étais venu seulement vous serrer la main et présenter mes devoirs à Madame... Je crains de vous déranger. (Fausse sortie.)

1. Fernel, Jules, madame Fernel.

FERNEL, le retenant.

Ah çà! où allez-vous, en sortant d'ici?

JULES.

Chez moi!

FERNEL.

Je prends mon chapeau et je vous accompagne. Vous avez un tas de choses à me raconter! Eh! gaillard! comme je suis content de vous voir!... Demandez à ma femme!... Depuis ce matin, je bâillais... mais je bâillais!...

LAURE.

Je suis forcée de l'avouer.

FERNEL.

Je prends mon chapeau et je suis à vous. (Il sort.)

SCÈNE III.

LAURE, JULES RENAULT[1].

(Un silence.)

JULES, à part.

Quelle froideur! (Haut.) Vous parliez de moi, madame, quand je suis entré? j'aurais bien voulu écouter à la porte.

LAURE.

Vous n'auriez entendu que votre éloge!

JULES.

M. Fernel me... défendait?

LAURE.

Mon mari, monsieur, n'a jamais besoin, chez lui, de défendre un de ses amis.

JULES.

Mais ne suis-je pas aussi le vôtre?

1. Jules, Laure.

LAURE.

Sans doute... puisque vous êtes celui de mon mari. (Silence.)

JULES, avec un peu de dépit.

Encore une fois, madame, je vous présente mes excuses... je crains d'être arrivé mal à propos!

LAURE, avec douceur.

Oh! non; seulement... vous me surprenez dans un jour de grand travail... avec vous je ne me gêne pas... C'est demain dimanche, je veux sortir avec mes bébés... et, vous voyez, je me dépêche de préparer leur toilette.

JULES.

Combien une absence, si courte qu'elle soit, peut changer de choses!

LAURE, l'interrompant avec vivacité.

Que voulez-vous dire? Il n'y a ici rien de changé, du moins dans cette maison. Vous retrouvez les mêmes personnes (Avec gravité.) et les mêmes sentiments!

JULES.

Si j'osais?...

LAURE, inquiète, l'interrompant.

Vos meilleurs amis, il est vrai, dans l'intérêt de votre avenir, espéraient que vous auriez enfin trouvé à Paris... la place qui vous est due!

JULES, avec chaleur.

Et si je ne voulais pas quitter Troyes?

LAURE, alarmée.

Madame votre mère n'exigerait pas ce sacrifice... Je la connais, elle vous suivrait plutôt!

JULES.

Ce n'est pas ma mère!...

LAURE, l'interrompant.

Comment se porte-t-elle, madame Renault?

JULES.

A merveille, et...

SCÈNE IV.

LES MÊMES, FERNEL[1].

FERNEL, rentrant.

Eh bien! partons-nous?... Ah! quelle bonne promenade nous allons faire!... Nous passerons chez le docteur Bourgoin lui dire de venir ce soir fêter le retour du voyageur... (A sa femme.) Tu ne m'en veux pas de l'accaparer?

JULES, saluant.

Madame!... (Laure s'incline. Jules et Fernel vont pour sortir; on entend sonner à la porte de la rue.)

FERNEL, à Jules.

Bon! une visite! Quel contre-temps! partons vite!... nous dirons que nous avons une affaire pressée!...

LAURE, regardant par la fenêtre.

Une dame!

FERNEL.

Hein? une dame!...

LAURE.

Je ne la connais pas!... Oh! mon Dieu! comme je suis faite!... (Elle enlève de sa robe les petits bouts de fil et refait les plis avec embarras.)

SCÈNE V.

LES MÊMES, BRIGITTE, ADÈLE.

BRIGITTE, annonçant.

Madame de Soligny!

1. Fernel, Jules, madame Fernel.

FERNEL, à Jules.

Je ne la connais pas [1] !

LAURE, s'avançant au-devant d'Adèle, avec de grandes révérences.

Madame!

JULES, à part.

Il paraît qu'on a oublié aussi son nom!

ADÈLE, rendant le salut.

Madame!... (A part.) C'est bien ça! un salon de notaire!...

BRIGITTE.

Ah! mon Dieu! que de salutations! (Elle sort.)

LAURE, avançant un fauteuil, et avec de nouvelles salutations.

Prenez donc la peine de vous asseoir, madame!

ADÈLE, riant et lui prenant la main.

Comment! Laure, tu ne me reconnais pas?

LAURE.

Adèle!

ADÈLE.

Eh! oui! Adèle!

LAURE, cessant tout à coup ses formes cérémonieuses et avec un abandon cordial.

Mais embrasse-moi donc!

FERNEL.

Adèle! Ah! je me souviens! une amie de pension! (Il arrange ses favoris et refait le nœud de sa cravate.)

LAURE.

Comment! c'est toi? par quel hasard?

ADÈLE.

Oh! c'est toute une histoire!

LAURE.

Tu me la raconteras... Laisse-moi te présenter mon mari!

1. Jules, Fernel, Adèle, Laure, Brigitte au fond.

ADÈLE.

Monsieur Fernel!

FERNEL, très-empressé.

Lui-même, madame. Tout à votre service!

ADÈLE, lui tendant la main.

J'accepte le service, c'est-à-dire l'amitié!

FERNEL, à part.

Est-elle charmante! quelle grâce! (Haut.) Madame, à mon tour, permettez-moi de vous présenter M. Jules Renault, le premier journaliste de la ville!

JULES, s'inclinant en riant.

Pour les gens de son opinion!

FERNEL.

Pour tous vous êtes un homme de talent!

JULES.

Assez! assez!

ADÈLE.

Vous savez bien que mon opinion est toute formée!

JULES.

Tant pis!

FERNEL, très-étonné.

Comment! vous vous connaissez?

LAURE, à part.

Ils se connaissent!

ADÈLE.

Nous avons voyagé ensemble.

LAURE.

Serais-tu descendue chez quelqu'un de la ville?

ADÈLE.

Je suis à l'hôtel.

FERNEL.

Nous ne le souffrirons pas.

ADÈLE.

Je dois rester si peu de temps!

LAURE.

Ne resterais-tu qu'un jour, qu'une heure, tu me dois ce jour, cette heure-là!

ADÈLE, consentant.

Allons!

FERNEL, à sa femme.

Pendant que tu vas installer Madame, nous allons, Jules et moi, dire un mot pour qu'on apporte les bagages. A quel hôtel êtes-vous descendue?

ADÈLE.

A l'hôtel des Courriers!

FERNEL.

C'est bien, nous y passerons!

ADÈLE.

Il faudra une voiture... j'ai beaucoup de bagages!

LAURE.

Tu voyages en famille?

ADÈLE.

Non, je n'ai que ma femme de chambre!

FERNEL.

Dans une demi-heure, vos bagages seront ici et nous serons de retour. Renault, vous reviendrez dîner avec nous?

JULES, regardant Laure.

Je ne sais si...

LAURE.

Je ferai prévenir madame Renault.

JULES.

J'accepte!

FERNEL.

A bientôt, belle dame! (A part.) Elle est charmante! (En

s'en allant, à Jules.) Vous allez me dire maintenant pourquoi vous m'avez fait un mystère de cette rencontre? (Ils sortent.)

SCÈNE VI.

LAURE, ADÈLE[1].

LAURE.

Et maintenant, ôte ton châle, ton chapeau, et causons!

ADÈLE.

Voilà qui est fait! (Elles prennent place sur un canapé.) Mais parlons de toi d'abord, ma chère Laure. (La regardant.) Sais-tu que tu es embellie?

LAURE, baissant les yeux.

Que veux-tu! Ce n'est pas ma faute, je vis si tranquillement. Dans ce pays, on se couche de si bonne heure! Nous n'allons pas souvent en soirée... et j'ai toujours été ou nourrice ou institutrice.

ADÈLE, riant.

Dieu! les grands vilains mots!... Et tes rêves si poétiques d'autrefois?

LAURE, même jeu.

M. Fernel aime mieux la chasse que la poésie; mes enfants, mon ménage dans la semaine, les offices le dimanche, voilà ce qui remplit ma vie! A Paris, on vous dispense de tant de choses que nous sommes obligées de faire nous-mêmes! (Souriant.) Ainsi, je suis sûre que tu n'entends rien à une lessive?

ADÈLE.

Comment dis-tu?

LAURE.

A une lessive! Ce mot te fait peur? Eh! bien, ma chère,

1. Adèle, Laure.

une lessive préoccupe une semaine tous les trois mois... on a aussi ensuite les provisions d'hiver!...

ADÈLE.

Ainsi, les arts, les livres, les choses de l'esprit, tu les a reniés, oubliés?

LAURE.

Mais non, j'aime la musique, mon piano m'a servi quand ma petite fille a fait ses dents... nous avons des concerts; quant aux livres, je ne lis pas tous ceux qui paraissent... j'en lis quelques-uns, et c'est déjà beaucoup!

ADÈLE, *à part, se levant.*

La lessive! les enfants et les concerts philharmoniques! On peut donc se contenter de ça?... Sais-tu que M. Renault m'a parlé de toi avec un enthousiasme!...

LAURE, *un peu alarmée.*

Il est notre ami... Il vient souvent ici!

ADÈLE.

C'est un homme d'esprit, et il le sait bien!

LAURE.

Tout le monde l'estime!

ADÈLE.

Tient-il beaucoup à l'estime des Troyens? Son plus grand désir est de retourner à Paris!

LAURE.

Il a raison. Ses amis le lui conseillent... Tu devrais bien tâcher de lui trouver des protecteurs.

ADÈLE.

Ou des protectrices!

LAURE, *lui prenant la main.*

Tu suffiras!

ADÈLE.

Je verrai, et si rien ne le retient ici...

LAURE.

Rien! Mais tu me dois un récit!

ADÈLE.

Oh! il sera court... M. Renault l'a deviné, lui, et il pourrait te le faire.

LAURE, à part, un peu inquiète.

Encore!

ADÈLE.

M. de Soligny m'avait épousée pour ma dot! C'était un homme comme il faut, nous vivions en bon accord... je l'ai perdu!...

LAURE.

Pauvre amie!

ADÈLE, légèrement.

Je l'ai pleuré, et je ne suis pas certaine parfois de ne pas le regretter.

LAURE.

C'est bien naturel!

ADÈLE.

Je suis donc libre de mes actions. Aussi, je suis bien décidée, si je me remarie, à ne pas me laisser prendre par de faux semblants d'amour. Je veux être aimée.

LAURE, lui prenant vivement la main.

Bien, ma chère Adèle, bien! C'est ainsi qu'il faut parler... et penser!

ADÈLE.

Je veux être aimée, l'amour doit être une distraction perpétuelle!

LAURE, stupéfaite.

Tu veux aimer pour te distraire?

ADÈLE.

Mais oui! Depuis quelque temps, il s'est présenté un parti qui m'alarme!

LAURE.

Pourquoi?

ADÈLE.

Un second mariage, quand il est une faute, devient une faute sans excuse. Si j'écoutais M. de Preize, je serais déjà sa femme. Mais, comme je devais lui rendre une réponse aujourd'hui, j'ai pris le chemin de fer pour aller consulter à Lyon une parente d'excellent conseil. Un accident m'a arrêtée en route, et je suis venue t'embrasser!

LAURE.

Eh bien, moi, je ne te laisse repartir que pour te marier!

ADÈLE, *gaiement.*

Tu es bien la femme d'un notaire, toi! va, je repartirai libre, comme je suis venue. Si mon soupirant m'a été fidèle... huit jours, je verrai!...

LAURE, *avec gravité.*

Folle! je te souhaite un mari comme le mien, des enfants...

ADÈLE, *vivement.*

Oh! je n'aime pas les enfants!

LAURE, *avec élan.*

Tu n'aimes pas les enfants?... Que faites-vous donc de votre cœur à Paris?

ADÈLE, *riant.*

Tu parles à peu près comme M. Renault... dans son article.

LAURE.

Je n'ai pas besoin de consulter le journal!

SCÈNE VII.

LES MÊMES, BRIGITTE[1].

BRIGITTE.

Les paquets sont arrivés... il y en a plein l'antichambre... Madame !...

LAURE.

Tout à l'heure !

ADÈLE.

Je te gêne déjà?

LAURE, gaiement.

Eh bien, oui; si M. Fernel rentrait, il m'en voudrait de n'avoir pas encore préparé pour ton dîner une de ces friandises qu'il adore.

ADÈLE.

Ton mari est gourmand?

LAURE.

C'est une de ses qualités!

ADÈLE, riant.

Viens, que je te délivre de moi. Tu iras mettre ensuite tes belles mains à la pâte. (Laure et Adèle sortent.)

SCÈNE VIII.

BRIGITTE, seule, grommelant.

A la pâte! Eh bien, après? pourquoi pas? Est-ce que c'est déshonorant de faire une tarte aux fraises?... Ces Parisiennes!... Cela ne mange que de la cuisine des autres!... Si celle-là vient ici pour tout critiquer, je m'en vais! Douze malles! je suis sûre que ces douze malles ne sont remplies

1. Laure, Brigitte, Adèle.

que de pots de pommade... Qu'est-ce que va donc dire le docteur Bourgoin? C'est qu'il a son franc parler ici... quand il verra tous ces embarras!...

SCÈNE IX.

BRIGITTE, LAURE.

LAURE[1].

Brigitte, il faudra te distinguer, ce soir!

BRIGITTE.

Ah! voilà le commencement!... Je n'ai rien de ce qu'il me faut, d'abord!

LAURE.

Va... je m'en rapporte à toi!

BRIGITTE.

Je le crois bien!

LAURE.

Adèle est difficile, montre-lui ce que c'est qu'un cordon bleu de province.

BRIGITTE, *avec une fausse modestie.*

On tâchera! Madame s'occupera des plats sucrés?

LAURE.

Oui!

BRIGITTE.

Prenez-y garde alors, ne les manquez pas comme la dernière fois.

LAURE, *souriant.*

Va, ma bonne Brigitte, je serai digne de ta confiance.

1. Brigitte, Laure.

SCÈNE X.

LAURE, seule. Elle fait quelques pas pour sortir, puis s'arrête rêveuse, et revient lentement sur le devant de la scène.

Ils ont fait route ensemble!... Il lui a parlé de moi!... (Elle se trouve auprès de la chaise, devant la table à ouvrage. Elle s'assied.) A quoi vais-je songer? O mes enfants! (Elle baise la petite blouse.) Allons, cachons ce travail, ne faisons pas trop rire de la provinciale! Qu'a-t-il pu lui dire? (Elle serre son ouvrage et reste pensive.)

SCÈNE XI.

LAURE, BOURGOIN, entrant sans être annoncé[1].

BOURGOIN, à part.

Eh bien! (Il s'arrête en voyant Laure et pose son chapeau sur la cheminée.) Elle a l'air bien préoccupé! A quoi pense-t-elle? (Haut.) Eh bien! il y a donc du nouveau?

LAURE, tressaillant.

Ah! c'est vous, monsieur Bourgoin... vous m'avez fait une peur!... Du nouveau?

BOURGOIN.

Mais oui, j'ai rencontré Brigitte qui courait au marché. J'ai vu votre mari, Fernel lui-même, qui, dans un magasin de modes, essayait des gants beurre frais, et l'antichambre est encombrée de malles.

LAURE.

Il nous est arrivé une amie d'enfance, une dame de Paris.

BOURGOIN, avec intention.

Tiens! tout juste avec Renault! car il est revenu!

1. Bourgoin, Laure.

LAURE, troublée.

Sans doute, vous savez déjà qu'ils ont fait route ensemble?

BOURGOIN, de même.

Je ne le savais pas... je l'apprends... mais j'aurais dû m'en douter!

LAURE, de même.

Oh! le hasard!

BOURGOIN, de même.

Bien entendu!... Ah! si le même hasard pouvait les faire repartir de même, et bientôt!

LAURE.

Docteur! docteur! vous n'aimez pas M. Renault!

BOURGOIN.

Je pourrais vous répondre, chère dame, qu'il se passe fort bien de mon amitié, et que ce n'est pas dans la rédaction de l'*Étoile de l'Aube* que le docteur Bourgoin, président du comité de l'opposition, a l'habitude de chercher ses amis... Mais voulez-vous que je vous dise sincèrement pourquoi je me défie de ce jeune homme... que j'estime au fond, et pour lequel j'ai plus de sympathie que vous ne croyez?

LAURE.

Je serais curieuse de l'apprendre!

BOURGOIN.

Je suis venu pour vous le dire... C'est que... Eh bien, non, je ne vous le dirai pas... et je vous défends de le deviner.

LAURE.

Vous parlez d'une façon énigmatique.

BOURGOIN.

J'ai mes énigmes, comme vous avez vos petits mystères. Pourquoi étiez-vous rêveuse quand je suis entré?

LAURE, effrayée.

Monsieur Bourgoin !...

BOURGOIN, avec émotion.

C'est plus que l'ami, c'est le confident de toutes vos inquiétudes maternelles, c'est le témoin de toutes vos joies domestiques qui vous interroge.

LAURE.

Est-ce que j'ai l'air de cacher un secret?

BOURGOIN.

Un secret? non... une douleur tout au plus, et cela regarde le médecin.

LAURE.

Je vous assure, mon bon docteur, que je ne souffre pas... et d'ailleurs, je sais me guérir au besoin!

BOURGOIN.

Oui, vous avez du courage! je vous connais... et vous me connaissez! voilà pourquoi les protestations... et même les confidences sont inutiles entre nous... Cette double arrivée vous fatigue, n'est-ce pas?... voilà tout! vous n'attendiez pas cette dame, ni M. Renault... Bien... bien... voilà ce qui explique suffisamment votre air préoccupé... n'en parlons plus! Mais un pressentiment qui m'a fait venir me disait tout à l'heure, dans la rue, que je vous trouverais inquiète... me suis-je trompé?

LAURE.

Quelle inquiétude puis-je avoir?

BOURGOIN.

Celle d'une honnête femme qui a peur d'être trop admirée!

LAURE, vivement.

Taisez-vous, docteur... voici mon amie! (Elle va à Adèle.)

BOURGOIN, regardant Adèle.

Celle-là doit avoir peur du contraire... C'est égal! j'ai bien fait de venir... et je ferai bien d'observer!

SCÈNE XII.

LES MÊMES, ADÈLE [1].

ADÈLE.

Ma chère Laure, je te remercie encore de la jolie chambre que tu m'as donnée! (Elle se retourne et voit le docteur. Laure le lui présente.)

LAURE.

M. le docteur Bourgoin, un ami fidèle, un vrai médecin!

BOURGOIN.

Merci pour la médecine, chère madame!

LAURE.

Vous savez bien ce que je veux dire!

BOURGOIN.

Prenez garde! je vais entonner votre éloge, si vous me faites des compliments!

LAURE, s'efforçant d'être gaie.

Eh bien! je ne dirai que du mal de vous, serez-vous content?

BOURGOIN.

J'aime mieux ça!

LAURE, à Adèle.

C'est le plus impitoyable railleur, le Champenois le plus fier de la Champagne!

BOURGOIN.

C'est vrai!... j'en suis fier, à cause des Champenoises!

LAURE.

Il a de détestables opinions politiques!

1. Adèle, Laure, Bourgoin.

BOURGOIN.

Je m'en flatte!

LAURE.

Qu'on lui pardonne!...

BOURGOIN.

Et on fait bien!

LAURE.

Parce que sa charité n'a pas d'opinion. Frondeur par caractère...

BOURGOIN.

A la bonne heure!

LAURE.

Il aime la vérité d'une façon féroce!

ADÈLE, riant.

La vérité!

BOURGOIN.

Elle vous effraye?

ADÈLE, allant à Bourgoin [1].

J'ai fait soixante lieues pour l'entendre. Monsieur le docteur, quel est mon mal?

BOURGOIN.

La fièvre de Paris... Quinze jours de province vous remettront.

ADÈLE.

Quinze jours!

BOURGOIN.

Le régime vous fait peur? Rassurez-vous, il y a du monde à tourmenter ici! (Adèle remonte en riant.)

LAURE, tendant la main au docteur pour qu'il lui tâte le pouls [2].

Et moi, docteur?

BOURGOIN.

Vous, si je vous ordonnais quinze jours de Paris?

1. Laure, Adèle, Bourgoin.
2. Adèle, Laure, Bourgoin.

LAURE.

Madame m'apporte le traitement à domicile!

BOURGOIN, à part.

Je l'espère bien.

ADÈLE, regardant autour d'elle.

Quelle jolie maison, et quel beau jardin! Docteur, vous avez raison, on doit se reposer admirablement ici.

BOURGOIN.

Oh! ce n'est pas que le repos d'une belle dame comme vous soit sans danger!

ADÈLE.

Pour elle?

BOURGOIN.

Non, pour les autres.

ADÈLE.

Ah! docteur, vous me flattez; c'est-à-dire que vous me calomniez!

BOURGOIN, montrant Fernel.

Tenez, contemplez vos ravages!... Dans quel état votre simple arrivée a mis Fernel! (Il remonte. Fernel descend près d'Adèle.)

SCÈNE XIII.

LES MÊMES, FERNEL, JULES RENAULT[1].

FERNEL a des gants beurre frais, les cheveux peignés avec soin; il porte un bouquet à la main.

(A Adèle.) Hier, nos jardins n'avaient pas une fleur; belle dame, vous avez ramené le printemps : permettez-moi de vous en offrir les prémices.

ADÈLE, riant.

Mais c'est un madrigal, cela!

1. Adèle, Fernel, Bourgoin et Jules, au fond; Laure.

BOURGOIN, descendant près de Fernel.

Et d'une nouveauté, surtout! Il ne date que de Salomon!

LAURE, à Bourgoin.

Vous nous restez à dîner?

FERNEL.

Je sors justement de chez vous pour vous inviter.

BOURGOIN.

Et moi, je ne suis venu que pour cela!

FERNEL, prenant Bourgoin à part.

Dites donc, docteur, Jules et madame de Soligny se connaissaient... Vous ne trouvez pas cela drôle?

BOURGOIN, le regardant.

Énormément drôle... pour vous!

FERNEL, à Adèle, en lui offrant le bras.

Belle dame, s'il vous plaisait de faire un tour dans le jardin, en attendant le dîner...

ADÈLE, allant prendre le bras du docteur.

Excusez-moi, monsieur Fernel : j'ai encore à consulter le docteur.

BOURGOIN.

Merci de la préférence!

FERNEL, à Laure.

Ce diable de Bourgoin a des priviléges!

BOURGOIN, à Adèle, et se dirigeant vers la porte vitrée.

Ménagez Fernel; il n'a pas assez d'esprit pour qu'il en jette par la fenêtre... Quant à l'autre...

ADÈLE.

L'autre?

BOURGOIN.

Je vous l'abandonne. (A Fernel et à Jules.) Venez-vous, messieurs? (Bourgoin et Adèle sortent. Fernel les suit.)

JULES, à Laure.

Vous aurais-je déplu, madame ?

LAURE.

A moi, monsieur ?

JULES.

Alors, madame, ne soyez pas si sévère ! Vous me regardez à peine.

LAURE.

Sévère ?... (Le regardant en face.) Pourquoi donc ne vous regarderais-je pas ?

FERNEL, rentrant.

Eh bien, venez-vous, Renault? (Jules sort. Fernel va pour le suivre.)

LAURE.

Paul, un mot... Tu rejoindras ces messieurs.

FERNEL.

C'est amusant !

SCÈNE XIV.

LAURE, FERNEL [1].

FERNEL, impatient.

Que veux-tu ?

LAURE.

Ce que je veux ? Et les vins pour le dessert?

FERNEL.

Les vins de dessert ?... quand ton amie est là ?...

LAURE.

Comment la trouves-tu ?

FERNEL.

Comment je la trouve ?... (Jouant l'indifférence.) Je la trouve un peu évaporée.

1. Fernel, Laure.

LAURE.

Elle est Parisienne, et tient à le prouver le premier jour.

FERNEL.

En tout cas, tu devrais bien prendre modèle sur elle... Je ne sais vraiment pas où vous choisissez vos modes, vous autres !

LAURE, souriant.

Notre tort est de les choisir. Il vaudrait mieux, n'est-ce pas, les suivre toutes?

FERNEL, regardant alternativement sa femme et la porte vitrée qui est restée ouverte.

Ne pourrais-tu avoir des manches un peu moins... un col un peu plus...?

LAURE.

Quand tu voudras montrer de jolies épaules, je décolleterai ta fille.

FERNEL, haussant les épaules.

Tu n'as pas de goût !... Et puis, à quoi bon plaire à son mari ?... (Il regarde de nouveau.) Ah ! elle a quitté le bras du docteur !

LAURE, regardant aussi, avec émotion.

Ah !

FERNEL.

Tiens, Renault lui offre le sien. Il fait l'aimable !

LAURE, émue.

Oui, c'est tout simple ; après avoir voyagé ensemble !

FERNEL.

Ils ont l'air, ma parole d'honneur, de se connaître depuis dix ans !... On dirait qu'il va lui baiser la main.

LAURE, avec une grande énergie.

Ah ! par exemple !...

FERNEL, se retournant.

Cela te scandalise ?...

LAURE, se remettant.

Après tout, tu as raison; c'est bien innocent!

FERNEL, railleur et se dirigeant vers la porte.

(Il tire de sa poche un trousseau de clefs.) Innocent, innocent... Tu crois à l'innocence de Renault, toi?...

LAURE, faiblement.

Oui... j'y crois...

FERNEL, sortant.

Eh bien, je n'y crois pas, moi! (Il fait quelques pas pour revenir. A lui-même.) Ce Jules... à peine arrivé... (A Laure, sur le seuil de la porte.) Je n'y crois pas!

SCÈNE XV.

LAURE, seule. Elle fait quelques pas, essaye de dominer son émotion, tombe sur une chaise, et éclate en sanglots.

Quelle honte de souffrir ainsi!... (Elle essuie ses larmes et se relève peu à peu.) C'est pour elle qu'il est revenu! c'est elle qu'il venait chercher ici!... (Avec résolution.) Tant mieux!

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE DEUXIÈME.

Bureau d'un rédacteur en chef de province. On lit, sur la porte ouverte, en lettres énormes : ÉTOILE DE L'AUBE. CABINET DU RÉDACTEUR EN CHEF. — Ameublement simple ; à droite, petit bureau ; quelques bustes, une bibliothèque, une carte départementale. — A gauche, un grand fauteuil de paille avec une chaufferette placée devant le public. — La porte du fond donne sur la rue : on est au rez-de-chaussée. Un déjeuner est préparé sur un guéridon, à gauche.

SCÈNE PREMIÈRE.

JULES, seul. Il écrit d'une façon distraite.

« Madagascar. Le roi, que l'on croyait étranglé, vient « de ressaisir le pouvoir. Cette heureuse nouvelle... » (S'interrompant.) Voilà une nouvelle qui m'est indifférente! (Il jette la plume.) Bah! je ne ferai pas d'article ce matin... (Il devient rêveur.) Qui m'eût dit, il y a quinze jours, que madame de Soligny... Eh bien, oui, elle a de l'esprit, mais je ne l'aime pas! C'est la voix de Paris qui chante à mes oreilles par la douce voix de cette Parisienne! Elle m'a demandé des vers! Est-ce que je fais des vers? Et pour elle encore!... En voici pourtant! (Il lit, en se promenant.)

Oh! n'espérez jamais que j'arrache à ma lyre
La corde où le doux nom de Laure a tant vibré;
En voulant vous chanter, Adèle, mon délire
Réveillerait l'écho de ce nom adoré.

La corde! le délire! l'écho! Mes vers ne valent pas mieux que ma prose... je deviens fou! (Il froisse les vers et les jette à terre.) N'y pensons plus! (Il prend une grande paire de ciseaux, coupe un fragment de journal et écrit.) « Cette résurrection du roi de

« Madagascar va changer bien des choses... » (Madame Renault entre, portant un plat qu'elle pose sur la table, et observe Jules.) C'est ce soir que M. Cavalier donne un bal, en l'honneur de madame de Soligny... madame Fernel ne pourra pas se dispenser d'y venir! (Il reste absorbé.)

SCÈNE II.

JULES, MADAME RENAULT[1].

MADAME RENAULT, haut et sèchement.

Jules, Jules! tu ne déjeunes pas ce matin?

JULES se lève et fait asseoir sa mère.

Je te demande pardon, ma mère.

MADAME RENAULT.

Il n'y a pas de pardon à me demander, je suis bien habituée à tes manières! Allons, assieds-toi! (Ils prennent place en silence.) As-tu faim?

JULES, faisant effort pour être gai.

Mais oui, comme toujours, quand j'ai travaillé!

MADAME RENAULT, le servant.

Tu as fait un article?

JULES, souriant.

Non, j'ai fait des vers!

MADAME RENAULT.

La belle avance! Tu me les montreras?

JULES.

Ils étaient mauvais... je les ai déchirés!

MADAME RENAULT, à part.

Je les retrouverai! (Haut.) Ton pauvre père en faisait aussi quelquefois, à son bureau; il me les lisait, le soir, ou bien

1. Madame Renault, Jules.

nous les chantions... Tu aurais pu me montrer les tiens, je m'y connais!... (Jules garde le silence; elle lui offre d'un plat.)

JULES, refusant.

Merci!

MADAME RENAULT.

Ah çà! tu es distrait!... Peut-on savoir?...

JULES.

Oh! des rêves d'avenir!

MADAME RENAULT.

J'ai peut-être les mêmes! Comparons!

JULES, souriant.

Impossible!

MADAME RENAULT.

Dis toujours!

JULES.

Tu te moqueras de moi!

MADAME RENAULT.

Eh bien! donne-moi ce plaisir!

JULES, vivement et voulant se lever.

Non... non... je n'ai rien à te raconter!

MADAME RENAULT.

Si je t'aidais un peu?...

JULES.

Toi, ma mère?

MADAME RENAULT.

Pourquoi pas?... Tu es tout changé depuis ton retour... depuis l'arrivée, chez M. Fernel, de cette belle dame... Comment se nomme-t-elle?... Brigitte m'avait pourtant dit son nom!

JULES, avec douleur.

C'est à Brigitte que tu vas demander des nouvelles! ma mère! ma mère!

MADAME RENAULT.

Eh bien ! est-ce que je vais comme toi dans les salons ?... Quand je veux savoir quelque chose, j'interroge...

JULES.

Mais Brigitte...

MADAME RENAULT.

Une honnête fille, qui ne parle de ses maîtres qu'avec moi... Cette dame, elle est jeune, n'est-ce pas? belle, riche?

JULES.

Et elle a de l'esprit !

MADAME RENAULT.

Autant que toi ?

JULES, souriant.

Plus que moi, je te le jure !

MADAME RENAULT, le regardant.

Elle est veuve?

JULES.

Oui, veuve.

MADAME RENAULT, après un instant de silence.

Tu es fou ! c'est impossible !

JULES.

Comment?... Tu crois que j'ai l'ambition ?...

MADAME RENAULT.

Oui, je le crois... et tu fais bien !

JULES, vivement.

Mais il ne s'agit pas d'elle, ma mère !

MADAME RENAULT, surprise.

Ah ! de qui donc ?

JULES, embarrassé.

De personne.

MADAME RENAULT, se croisant les bras sur la table et se penchant vers son fils, d'une voix brève.

Jules, regarde-moi bien !... Tu sais que je n'aime pas à

perdre mes paroles... et je ne te demanderai pas des confidences qu'il serait ridicule à moi de recevoir ; sache seulement une chose : ce que tu veux, je le voudrai plus que toi !

JULES.

Mais je ne veux rien!

MADAME RENAULT.

Oh! tu ne peux pas me tromper; tu es amoureux! (Jules fait un mouvement, qu'il réprime aussitôt.) Tu allais mentir, n'est-ce pas? comme si, à ton âge... il n'était pas tout naturel que tu fusses amoureux d'une belle dame, honnête, digne de toi, et que tu pourras rendre fière, un jour, de s'appeler comme moi madame Renault!...

JULES.

Tu te trompes, ma mère!

MADAME RENAULT.

C'est toi qui te trompes, si tu doutes de tes vrais sentiments. Parbleu! je savais bien qu'une belle occasion se présenterait pour toi... il ne faut pas la laisser échapper... Si cette belle dame s'en va, et s'il te faut partir pour Paris... eh bien! pars! ton paquet sera bientôt prêt... J'ai des économies placées chez le notaire, j'irai les retirer. Je prendrai de l'ouvrage chez moi, je travaillerai.

JULES.

Travailler... toi?

MADAME RENAULT.

J'ai bien travaillé pour payer ton latin!

JULES.

Ah! ma mère, si tu savais ce qui se passe en moi!...

MADAME RENAULT.

Je le sais!

JULES, s'avançant pour l'embrasser.

Ma mère, ma bonne mère!

MADAME RENAULT, le repoussant.

Bien! bien! Rappelle-toi mes paroles et agis en conséquence! (Elle se lève.) A tantôt! (Après l'entrée de Bourgoin, elle entre dans sa chambre mettre son châle et prendre son livre de messe.)

SCÈNE III.

LES MÊMES, BOURGOIN.

BOURGOIN, entr'ouvant la porte.

Peut-on entrer?

JULES.

Bonjour, monsieur Bourgoin! Quelles nouvelles?...

BOURGOIN.

Je viens en chercher, marchand de bruits publics! Mes malades me laissent du loisir. Voici la morte-saison, c'est-à-dire la saison où l'on ne meurt pas, et je viens lire les journaux! (A Madame Renault qui rentre.) Vous sortez?...

MADAME RENAULT.

Je vais au sermon.

BOURGOIN.

Vous y rencontrerez madame Fernel que j'y ai vue entrer!

MADAME RENAULT, à part.

Je l'espère bien! (Haut.) Et vous, vilain païen, ne vous rencontrerai-je jamais dans ces environs-là?

BOURGOIN.

Ah! ah! vous devenez dévote!... C'est un commencement de sensibilité! prenez-y garde!

MADAME RENAULT.

C'est bon! c'est bon! Moquez-vous de moi avec mon fils! (Elle sort, Bourgoin l'accompagne.)

SCÈNE IV.

BOURGOIN, JULES RENAULT[1].

BOURGOIN.

Vous paraissez ému... Une querelle avec la maman?

JULES.

Ma mère avait raison : vous m'excitez à la médisance sur son compte!

BOURGOIN.

Chez vous, médire, c'est collaborer!... Avouez que l'excellente madame Renault, vous voyant malade, vous propose ses remèdes de bonne femme?

JULES.

Mais je ne suis pas malade, docteur!

BOURGOIN.

Laissez-moi donc tranquille!... Vous n'en pouvez plus! Vous n'avez pas dormi cette nuit... et voilà trois jours que votre journal n'a pas de premier-Paris, je veux dire de premier-Troyes!

JULES, *essayant de plaisanter.*

J'avoue que ce sont là des symptômes alarmants!

BOURGOIN.

Eh bien, madame Renault a eu peur de ces symptômes, et vous avez peur de ses craintes... Je connais cette pudeur filiale! C'est l'éternelle histoire des parents... Mon père, un honnête homme, qui ne savait pas lire, m'appelait gamin quand je voulais le soigner... est-ce qu'on vous a traité de gamin?

JULES, *riant.*

Non!

BOURGOIN.

Alors, c'est que madame Renault a un autre vocabulaire;

1. Bourgoin, Jules.

mais au fond, c'est la même chose... Si vous le voulez, nous épargnerons de la besogne à madame votre mère... Je veux jouer un tour à votre parti... Ne pouvant vous convertir, je veux vous faire enlever.

JULES.

Moi?...

BOURGOIN.

Est-ce que trente bonnes mille livres de rentes et une jolie femme ne vous sembleraient pas préférables à la protection d'un préfet?

JULES [1].

Vous voulez me corrompre?

BOURGOIN.

Non, je fais de la médecine! Je veux vous sauver, mon ami!

JULES.

En me traitant comme un cœur vénal... Si vous saviez pourtant quel rêve j'ai fait!

BOURGOIN.

Et si je le savais?...

JULES, alarmé.

Vous?

BOURGOIN.

Enfant, il y a longtemps que j'ai vu dans votre jeu! On ne trompe pas un vieux renard comme moi! Oui, je sais vos rêves, je sais aussi qu'ils n'ont rien à attendre, rien à espérer!...

JULES, vivement.

On vous l'a dit?

BOURGOIN.

Est-ce que je parle de ces choses-là? Je devrais vous laisser faire, si je ne vous estimais pas; vous finiriez par vous briser à ce marbre pur, que vous n'animerez jamais! Seu-

1. Jules, Bourgoin.

lement, je suis Champenois, vous êtes une de nos futures illustrations... En dépit de mes préventions, je m'intéresse à vos succès, à votre avenir... Il m'a semblé que madame de Soligny aimait la gloire! Eh bien, partez en guerre!

JULES.

Mais ce n'est pas l'amour!

BOURGOIN, *le prenant par le bras.*

Vous n'en savez rien! Avouez que madame de Soligny est charmante?

JULES.

Je l'avoue!... L'éclair de son esprit a pénétré jusqu'au fond du mien. Cette grâce, cette ironie même, ce mélange de caprice et de raison, toute cette atmosphère agitée qu'elle anime autour d'elle... m'a ébloui!

BOURGOIN.

Vous ne pouvez pas refuser d'être son mari!

JULES, *à demi ébranlé.*

Son mari! lutter, triompher! pour ajouter à son orgueil! Oui, c'est un rêve aussi!... mais aussi impossible et plus triste que l'autre!...

BOURGOIN.

Impossible! Ma foi, non!

JULES.

Est-ce que madame de Soligny ne croirait pas que c'est la vanité?

BOURGOIN.

Eh! parbleu, elle n'admettra jamais qu'on veuille lui plaire par humilité!

JULES.

Vous ne doutez de rien!

BOURGOIN.

Si je doutais avant une opération, j'estropierais les gens! Allons! mon enfant, je ne suis pas votre père, je ne suis pas même votre médecin. Vous vous portez trop bien et

vous devez croire à l'homœopathie. Mais je me suis juré que je vous empêcherais de faire une sottise... et de persévérer dans une mauvaise action !

JULES.

Quoi! vous appelez une mauvaise action la pensée d'un dévouement sans espoir, d'un culte désintéressé? Prenez garde d'éteindre ce qu'il y a de meilleur en moi!

BOURGOIN.

Est-ce que je vous dis d'oublier?... Non, mon ami. Que ce souvenir demeure en vous comme une vision de la tendresse et de l'honneur qui vous conseillera dans la vie!

JULES.

Ce sont là de belles théories, des subtilités!

BOURGOIN.

Si vous ne pouviez pas aimer madame de Soligny, je me garderais de vous encourager à un mariage qui serait une double trahison... Mais vous l'aimerez!... (Jules fait un mouvement.) Oui, vous l'aimerez de toute l'ardeur de votre jeunesse, pour sa jeunesse et sa beauté; vous l'aimerez aussi pour tout l'amour que vous lui sacrifiez!

JULES.

Vous m'exhortez à l'héroïsme, docteur! Malheureusement, je ne suis pas un héros!

BOURGOIN.

Si vous étiez un héros, je n'aurais pas besoin de vous exhorter! (Regardant par la fenêtre.) Tenez! voilà qu'on trouve le temps long!

JULES.

Madame de Soligny!

BOURGOIN.

Avec Fernel! On vient vous provoquer jusque chez vous... Vous ne pouvez pas reculer maintenant! Cherchez un prétexte pour nous laisser seuls!

JULES.

Allons! je vous obéis en aveugle!

BOURGOIN.

En amoureux, parbleu, en amoureux! (Il se tient près de la porte du fond, afin de ne pas être vu.)

SCÈNE V.

JULES et BOURGOIN dans la maison, ADÈLE et FERNEL dans la rue.

FERNEL, du dehors, poussant la fenêtre avec gaieté.

Bonjour, Renault... Voici une belle dame qui désire savoir comment on fait un journal.

BOURGOIN, s'avançant.

Qu'à cela ne tienne! notre ami Jules opère devant le monde!

FERNEL.

Ah! vous voilà, vous!... Que diable faites-vous ici?

ADÈLE, paraissant à la fenêtre.

Dans le camp ennemi, si je ne me trompe?...

BOURGOIN.

Ne comprenez-vous pas cette témérité, madame? Mais, vous-même, resterez-vous à la fenêtre?

ADÈLE.

Je crains de déranger madame Renault!

JULES.

Ma mère est sortie!

ADÈLE.

Alors, je redoute encore bien plus une visite!

BOURGOIN.

Qui donc se permettrait de jaser?... Toutes les mauvaises langues de la ville sont ici!

FERNEL.

D'ailleurs, madame, ne me disiez-vous pas que vous étiez un peu fatiguée?... (Ils s'éloignent de la fenêtre.)

BOURGOIN, à Jules.

Ah! la belle partie que vous avez à gagner!

JULES, soupirant, à lui-même, et passant à gauche.

La belle partie que je perds! (Fernel et Adèle entrent.)

ADÈLE.

Vos pavés troyens rappellent le dragon de la fable. On a dû semer ses dents par ici!

BOURGOIN.

Seulement, elles n'ont pas poussé! (Jules s'empresse d'avancer le fauteuil de sa mère.)

ADÈLE, s'asseyant, à Jules.

Vous m'offrez un siége d'honneur?

FERNEL.

C'est le trône de madame Renault!

BOURGOIN.

Oh! la bonne mère abdiquerait facilement!

ADÈLE, avec un mouvement comme pour se lever.

Ah!... nous ne vous dérangeons pas, monsieur Renault?

JULES.

Pouvez-vous le penser?...

BOURGOIN.

Oh! le menteur!... Il allait corriger ses épreuves à l'imprimerie!

FERNEL.

On ne vous les envoie donc pas?... C'est si près!

BOURGOIN.

Les grandes nouvelles s'éventeraient en route.

ADÈLE.

Que nous ne vous retenions pas, monsieur!

FERNEL.

Allez, allez! partez! la politique n'attend pas!

BOURGOIN.

Allez! je me charge d'expliquer à Madame comment on fabrique l'esprit public en province!...

JULES, à Adèle.

Excusez-moi!...

ADÈLE.

Monsieur!... (Jules sort.)

SCÈNE VI.

BOURGOIN, ADÈLE, FERNEL[1].

BOURGOIN.

Brave jeune homme!

ADÈLE.

Pourquoi brave? parce qu'il s'en va?

BOURGOIN.

Parce qu'il a le courage de sacrifier le plaisir au devoir.

ADÈLE.

C'est ici qu'il travaille?

FERNEL, prenant de grands ciseaux sur le bureau.

Oh! il travaille peu; voilà son grand collaborateur!

ADÈLE, riant.

Qu'est-ce que c'est que cela?

BOURGOIN.

C'est pour diminuer l'éloquence des grands journaux parisiens.

1. Adèle, Bourgoin, Fernel.

FERNEL.

C'est pour faire des emprunts...

ADÈLE.

Mais M. Renault écrit bien aussi un peu?

FERNEL, montrant quelques papiers froissés à terre.

Voici des traces de rédaction laborieuse! Il paraît qu'il n'était pas en verve aujourd'hui!

ADÈLE, se levant pour aller chercher le papier sur lequel sont écrits les vers.

Voyons un peu... l'article manqué?

FERNEL, très-empressé.

Pardon, belle dame! (Il se baisse, prend le papier et le remet à Adèle.)

BOURGOIN, allant à Fernel, et d'un ton confidentiel et railleur.

Chez un jeune homme, c'est peut-être indiscret!

FERNEL, regardant tour à tour Bourgoin et Adèle.

Hein? vous croyez?... (Il va vivement à Adèle.) Eh bien! cet article?

ADÈLE.

Il était mauvais!

BOURGOIN, s'avançant.

Permettez-nous de juger à notre tour!

ADÈLE.

Il n'en vaut pas la peine! (Serrant le papier.) Je garde l'autographe... J'en demanderai l'autorisation à M. Renault... J'ai un album! (Fernel remonte; Adèle prend le milieu de la scène.)

BOURGOIN, à part.

Si jamais son album voit cet autographe-là!

ADÈLE, lorgnant autour d'elle avec ironie.

Il est fort bien installé, M. Renault!

FERNEL.

Le pauvre garçon!

ADÈLE.

Je vous engage à le plaindre, vous!... La coqueluche de ces dames!... Monsieur Fernel, vous devriez le marier.

BOURGOIN.

Je m'en charge.

ADÈLE.

C'est donc bien facile?

BOURGOIN.

Oui. Et même il est homme à trouver tout seul.

ADÈLE.

C'est-à-dire qu'il cherchera... (Riant.) Il a peut-être déjà commencé!

BOURGOIN.

Alors, il réussira!

ADÈLE, à Fernel.

Est-ce aussi votre avis?

FERNEL.

Oh! je le sais présomptueux!

ADÈLE, riant et minaudant avec Fernel.

Le vilain défaut... Et que vous n'avez pas, vous, monsieur Fernel!

FERNEL.

Voilà un reproche aimable.

ADÈLE.

La modestie de votre femme vous a gagné... Je connais à Paris des gens de votre position qui porteraient avec plus d'assurance une belle fortune, une réputation superbe.

BOURGOIN, à part.

Elle se moque de lui... elle est furieuse!

FERNEL, avec intention.

Pour qui se donner cette peine-là, chez nous?

ADÈLE.

C'est un meurtre que vous viviez à Troyes!

FERNEL.

Ah! comme vous me comprenez, madame! voilà l'intelligence, l'âme, que j'aurais besoin de rencontrer tous les jours... J'irai à Paris cet hiver!...

ADÈLE.

Le pourrez-vous?

BOURGOIN, à part.

On peut toujours faire une sottise!

FERNEL.

Si je le peux! Tout est possible pour vous retrouver, pour vous suivre, pour continuer cette amitié qui m'a réveillé!... (Il lui prend la main et la porte à ses lèvres. Bourgoin feint de tousser lorsque Jules ouvre la porte.)

SCÈNE VII.

LES MÊMES, JULES[1].

BOURGOIN.

Eh! revenez donc, mon ami, on a besoin de vous.

ADÈLE, avec ironie, à Bourgoin.

Pour contredire M. Fernel?

BOURGOIN.

Pour faire chorus avec lui... On parlait de la supériorité des Parisiennes sur les provinciales.

ADÈLE, riant.

Ce n'était pas là la question; il ne s'agissait que de Paris!

FERNEL, très-animé.

Mais que serait Paris sans les Parisiennes?

1. Fernel, Adèle, Jules, Bourgoin.

BOURGOIN, à Adèle.

Vous voyez bien que, pour lui, c'était la question.

ADÈLE, à Jules, avec un peu de hauteur.

Votre opinion, monsieur?

BOURGOIN.

Vous avez lu son article?

ADÈLE.

Monsieur s'est prononcé... en prose... mais en vers?

FERNEL.

Des vers... Il n'en fait pas!

ADÈLE, à Jules.

Est-ce vrai?

JULES, à part.

Comment sait-elle? (Regardant autour de lui.) Ah! ce brouillon!...

ADÈLE.

Eh bien, monsieur?

JULES, embarrassé.

Excusez-moi, madame.

BOURGOIN, qui a été entr'ouvrir la porte.

Voilà un renfort qui vient à la province : madame Fernel que j'aperçois là-bas avec madame Renault.

FERNEL, ému.

Ma femme! Allons-nous-en! (Il va pour sortir par le fond.)

BOURGOIN.

Vous allez la rencontrer!

FERNEL.

C'est juste! (Il va ouvrir la porte à gauche.)

ADÈLE, à Bourgoin.

Voyez donc comme ils ont peur!

BOURGOIN.

Eh! madame, c'est de vous qu'ils ont peur! (Fernel redes-

cend offrir le bras à madame de Soligny et sort avec elle. Le docteur retient Jules un moment.) Un mot... Quel est le papier qu'elle a ramassé ?

JULES.

Un griffonnage... Des vers... dans lesquels je disais...

BOURGOIN.

Tout?

JULES.

Oui, tout!

BOURGOIN.

C'est bien. Rejoignez-la; faites-vous pardonner! (Jules sort.)

SCÈNE VIII.

BOURGOIN, seul.

Qu'Apollon soit béni! Le dépit va avancer nos affaires. Voilà la première fois que madame Fernel vient dans cette maison... Quel piége lui a tendu madame Renault! (Il se tient à gauche et observe. Laure entre, soutenant madame Renault qui boite. Laure la conduit jusqu'à son fauteuil et la fait asseoir.)

SCÈNE IX.

BOURGOIN, LAURE, MADAME RENAULT.

LAURE.

Eh bien, ma chère madame Renault, et cette foulure?

MADAME RENAULT.

Cela va mieux.

BOURGOIN, se montrant.

Une foulure? Voici le rebouteur. Donnez-moi votre pied.

1. Bourgoin, madame Renault, Laure.

MADAME RENAULT.

Cela ne sera rien; j'aime mieux vous donner la main.

BOURGOIN, finement.

Votre entorse m'inquiète! (Il salue madame Fernel.)

MADAME RENAULT.

Vous étiez seul?

BOURGOIN.

Votre fils me quitte.

LAURE, qui regardait avec effroi autour d'elle, bas.

Ah! sorti! (Haut.) Mon cher docteur, voulez-vous bien me reconduire?

MADAME RENAULT.

Déjà!... Ah! pour la première fois que j'ai l'honneur de vous recevoir.

LAURE, embarrassée.

Je suis un peu en retard... Puis, le docteur est peut-être pressé...

BOURGOIN, à Laure.

Tellement pressé qu'il m'est impossible de vous donner mon bras... (A part.) J'ai dans l'idée que madame Renault va nous servir. (A madame Renault.) Je reviendrai dans la soirée... pour votre entorse; elle m'inquiète.

MADAME RENAULT, riant.

Je n'y pensais déjà plus! Adieu, docteur! (Elle le reconduit. Laure passe à gauche et remonte vers le fond. Madame Renault ferme la porte du fond, redescend avec une chaise près de Laure et l'invite à s'asseoir dans le fauteuil.)

ACTE DEUXIÈME.

SCÈNE X.

LAURE, MADAME RENAULT[1].

MADAME RENAULT. Après que Laure s'est assise dans le fauteuil, elle s'assied.

Je vois que la présence d'une belle dame de Paris ne vous empêche pas de remplir vos devoirs de chrétienne.

LAURE.

Il faut bien racheter les petits péchés que me fait commettre mon amie !

MADAME RENAULT.

Mon fils m'a assuré qu'elle est fort aimable !

LAURE.

Ah! M. Renault a bon goût!

MADAME RENAULT, avec un soupir.

Hum! j'ai peur qu'il n'ait trop bon goût, et je suis bien tourmentée depuis quelque temps !

LAURE.

Vraiment ?

MADAME RENAULT.

Ah! madame, vous ne savez pas ce que c'est que de penser jour et nuit à la fortune de son enfant. Nous faisons, lui et moi, bien des rêves dans cette pauvre petite maison.

LAURE, regardant autour d'elle avec émotion.

La maison me paraît propice aux rêves d'honneur et de travail... Monsieur votre fils a devant lui une belle carrière.

MADAME RENAULT.

Oui, s'il ne la compromet pas par quelque folie.

1. Laure, madame Renault.

LAURE.

Voilà bien la sévérité maternelle ! M. Renault est un esprit sérieux, réfléchi...

MADAME RENAULT.

L'esprit est bon. S'il n'avait que cela, tout irait bien, mais le cœur !

LAURE, s'animant un peu.

Oh ! je sais qu'il a du cœur aussi ! L'un ne va pas sans l'autre, ma bonne madame Renault.

MADAME RENAULT.

Jules a le cœur trop enthousiaste.

LAURE.

L'enthousiasme, c'est la piété des hommes. Je ne vous plains pas d'avoir un fils qui s'intéresse à tout ce qui est grand, qui aime tout ce qui est beau !

MADAME RENAULT, lentement.

Mais s'il aimait ce qui est trop grand, ce qui est trop beau pour lui ?

LAURE, avec élan.

Il ne saurait viser trop haut !

MADAME RENAULT, avec un éclair.

Vous croyez cela ?

LAURE.

Oui !

MADAME RENAULT, la regardant.

Vous me rassurez... et, je le vois, il vous a dit ses secrets, qu'il m'a laissé deviner.

LAURE, troublée.

Ses secrets... mais il n'en a pas !

MADAME RENAULT.

Il en a au moins un : son amour !

LAURE, épouvantée et balbutiant.

Son... Ah ! il s'agit d'un...

MADAME RENAULT.

D'un amour qui le perdra.

LAURE, *égarée.*

Qui vous fait supposer, mère jalouse?...

MADAME RENAULT.

Eh bien, oui, je suis jalouse... et... de vous!

LAURE, *se levant.*

De moi!

MADAME RENAULT.

De vous, qui l'avez encouragé.

LAURE, *accablée.*

Moi!... Prenez garde... madame Renault... encourager son...

MADAME RENAULT, *froidement.*

Après tout, s'il est aimé.

LAURE.

Il ne le sera jamais!

MADAME RENAULT.

Les Parisiennes sont donc sans cœur?

LAURE.

Les Parisiennes! que dites-vous? c'est pour madame de Soligny.

MADAME RENAULT, *la regardant.*

Qui serait-ce?

LAURE, *à part.*

Ah! mauvaise conscience, quelle piége tu m'as tendu!

MADAME RENAULT.

Si vous doutez, interrogez-le vous-même!

LAURE, *avec effroi.*

Moi!

MADAME RENAULT, *un peu sèchement.*

Je croyais que vous aviez de l'amitié pour lui.

LAURE.

Sans doute... mais...

MADAME RENAULT.

Vous êtes mère, ma chère dame!

LAURE, souriant faiblement.

Je suis mère!... mais votre fils est un bien grand fils. Je parlerai à madame de Soligny. Je lui dirai d'ôter toute espérance. Ne craignez rien, quand mon amie s'en ira... il se consolera.

MADAME RENAULT.

J'en doute!

LAURE, avec amertume.

Vous croyez aux grandes passions d'aujourd'hui? Non, cette admiration, car ce n'est que cela... ne fera tort qu'à nous autres provinciales. Voilà tout.

MADAME RENAULT.

Voilà tout! ainsi je n'ai pas à m'inquiéter?

LAURE.

Non, certainement!

MADAME RENAULT.

J'avais eu une autre idée!

LAURE.

Laquelle?

MADAME RENAULT.

Téméraire, audacieuse... Pourquoi, me suis-je dit, Jules, qui a du talent, un bel avenir, n'épouserait-il pas cette...

LAURE, avec effroi.

L'épouser!

MADAME RENAULT, avec ironie.

Cela vous fait pitié! De petites gens comme nous!

LAURE, lentement.

Cela me surprend un peu... Mais je ne suis que surprise.

MADAME RENAULT.

Bien vrai ! ce projet ne vous semble pas insensé ?

LAURE.

Non !

MADAME RENAULT.

D'abord, si je suis un obstacle, je disparaîtrai. (Avec fierté.) J'ai vécu dans la résignation, je saurai y mourir.

LAURE, vivement.

Ne croyez pas cela. La femme qui rougirait de vous serait indigne de votre fils.

MADAME RENAULT.

Oh! si cette dame voyait notre pauvre intérieur, ma petite chambre, son bureau, elle serait peut-être humiliée !

LAURE, avec une sorte d'enthousiasme.

C'est qu'elle ne comprendrait rien à la vie intelligente...

MADAME RENAULT.

Ainsi, à la place de madame de Soligny...

LAURE, très-émue.

Vous m'avez mise à votre place déjà.... j'y reste... oui, je comprends votre ambition maternelle.

MADAME RENAULT.

Vous l'appuiriez, au besoin !

LAURE.

Sans doute !

MADAME RENAULT, obséquieuse.

Ah ! si vous vouliez préparer votre amie à une demande...

LAURE.

La préparer, soit ! comptez sur moi... je ne vous promets pas de réussir. (Avec résolution.) Mais je vous promets de n'être pas facilement vaincue !

MADAME RENAULT.

Que de reconnaissance !

LAURE.

Oh ! ne me remerciez pas !... Je serai récompensée si je réussis.

MADAME RENAULT.

Ah ! vous saurez un jour quelle joie j'éprouve, vous qui êtes déjà une si bonne mère.

LAURE, très-émue.

Oui... je suis une heureuse mère... Aussi, je vais embrasser mes enfants... (Elle passe devant madame Renault.)

MADAME RENAULT, voyant Jules entrer et arrêtant Laure.

Eh ! voici mon fils ! si vous vouliez lui parler...

LAURE.

Moi !

MADAME RENAULT.

Je vous en conjure.

SCÈNE XI.

LES MÊMES, JULES [1].

JULES, saluant Laure.

Quel honneur, madame...

MADAME RENAULT.

Il m'a bien fallu forcer un peu madame Fernel à cette visite... Mais Madame me pardonnera.

LAURE, très-émue.

Je vous remercie.

JULES, à part.

Que s'est-il donc passé ?

LAURE.

Monsieur Renault, madame votre mère m'a confié des espérances... que j'approuve.

1. Madame Renault, Laure, Jules.

JULES.

Quelles espérances?

LAURE.

Un beau mariage, dans des circonstances honorables... C'est votre avenir assuré... c'est la carrière ouverte à vos légitimes ambitions.

JULES, avec ironie.

Mon ambition... oui, c'est ce que l'on dirait.

MADAME RENAULT.

Tu laisseras dire!

LAURE.

M'accordez-vous quelque estime, monsieur?

JULES.

Ah! madame!

LAURE, s'animant.

Me croyez-vous capable de vous donner un conseil indigne de vous... Je vous le jure... devant votre mère, c'est avec conscience que je vais tout employer pour faire réussir ce mariage, et je désire vous convaincre qu'il comblera tous nos vœux.

JULES.

Mais je ne veux pas me marier!

MADAME RENAULT.

Pourtant, tu m'as dis que tu aimais...

LAURE.

Et mon amie est libre, elle peut accepter l'amour d'un honnête homme... si elle hésitait! je la déciderais... comme je vous ai décidé... car, c'est bien convenu, monsieur... je puis en parler à madame de Soligny.

MADAME RENAULT.

Vous êtes bonne. Je savais bien que vous nous aideriez.

JULES.

Moi! faire un mariage d'argent! (A madame Fernel.) Comme vous avez hâte de me mépriser!

LAURE, vivement.

J'ai hâte, au contraire, de vous estimer davantage... Allons, donnez-moi la main. (Elle lui tend la main, Jules y dépose la sienne. Se tournant vers madame Renault et la regardant.) Et laissez-nous faire... nous sommes deux pour assurer votre bonheur... Au revoir, madame Renault... adieu, monsieur... (Elle sort par le fond, madame Renault la reconduit. Jules est tombé dans son fauteuil, près du bureau, la figure cachée dans ses mains. Madame Renault, après la sortie de Laure, pousse une exclamation de joie, descend vivement à son fils, lui fait relever la tête et l'embrasse sur le front. Jules veut l'interroger.)

MADAME RENAULT.

Bien! bien! (A part, en se frottant les mains.) Il épousera madame de Soligny!

JULES, se tournant vers madame Fernel.

Comme je l'aime!

FIN DU DEUXIEME ACTE.

ACTE TROISIÈME.

La chambre de madame Fernel. — A gauche, premier plan : un lit dans l'alcôve, rideaux blancs, commode, ameublement composite : tapis, petite chaise d'enfant, jouets, un guéridon près de la porte du fond, qui est ouverte et laisse voir un salon dans lequel se trouve une table de jeu; dans la chambre, à droite, une étagère, un petit tambour, une trompette. Premier plan : une cheminée. Au milieu, une table ; une lampe sur la table.

SCÈNE PREMIÈRE.

LAURE, ADÈLE, FERNEL, BABEL ET CAVALIER, BOURGOIN, JULES. (Au lever du rideau, Babel et Cavalier, Laure et Adèle, achèvent un rubber dans le salon; Fernel, appuyé sur le dossier de la chaise de sa femme, ne quitte pas des yeux madame de Soligny. Bourgoin et Jules sont assis dans la chambre de madame Fernel, près de la cheminée.)

BOURGOIN[1].

On ne vous a pas accaparé pour le whist?

JULES.

Je me suis offert... On n'a pas voulu de moi!

BOURGOIN.

Il a tous les bonheurs!... C'est dommage! Vous auriez fait un joli pendant à Fernel! Regardez-le! la statue de l'admiration! Vous n'êtes pas jaloux?

JULES.

Non?

BOURGOIN.

Le succès vous rend fier!

1. Bourgoin, Jules.

JULES.

Oh! le succès!

BOURGOIN.

Maintenant, vous devenez modeste... Hier à cette soirée de M. Cavalier, vous avez été aux petits soins pour madame de Soligny... Elle vous a tenu rigueur dans les commencements, à cause de certains vers... Mais à la fin...

JULES.

Il y a des moments où ce succès improbable, mais possible, me fait peur!

BOURGOIN.

Poltron!

JULES.

Oh! j'envisage nettement la réalité... Je vous ai compris, et je veux vous obéir. Je n'ai pas le droit d'offenser de mon amour cette âme délicate qui concevrait des remords de ma folie... Il ne suffirait pas de la distance... Il faut que je mette, de mon côté, un devoir entre elle et moi... j'y consens! et vous verrez, docteur, si je sais remplir un devoir, quand je l'ai accepté!

BOURGOIN.

Bravo!

JULES.

Mais, si j'admets, si je comprends que ce soit pour moi une tâche bien douce encore, dans ma résignation, d'être le mari de madame de Soligny, je ne veux pas la tromper... Si je me tais devant l'autre, je ne veux pas mentir devant celle-ci!

BOURGOIN.

Qui vous parle de mentir?

JULES.

Il faut qu'elle sache bien, docteur, que c'est un cœur saignant encore qui vient s'offrir à elle... Ce n'est pas mon admiration pour son esprit et pour sa grâce que je dois lui avouer d'abord... Quand elle saura la vérité...

BOURGOIN.

Croyez-vous qu'elle ne la soupçonne pas?... Et quand vous lui aurez tout avoué, si elle consent?

JULES.

C'est alors que je serai fier d'avoir provoqué son estime par ma confiance; jusque-là, laissez-moi douter!

BOURGOIN.

Vous ne douterez pas longtemps, mon ami; demain vous serez fixé... Je me défie de Babel et de Cavalier... Il paraît qu'ils vous ont vus en chemin de fer, et ils jasent dans la ville!... On dit même qu'ils veulent vous retirer la rédaction de l'*Étoile de l'Aube*, pour cause de frivolité!

JULES.

Je leur enverrai ma démission!

BOURGOIN.

Ah! laissez-moi la leur porter... Mais... je vous retiens ici quand votre place est là-bas... Fernel me fait pitié! Ce rôle de soupirant n'est pas dans ses habitudes!

JULES.

Il s'y habitue vite!

BOURGOIN.

Il vous fait regretter, voilà tout! (Il remonte et appelle.) Fernel! Fernel!

FERNEL, du fond.

Que me voulez-vous, docteur?

BOURGOIN.

D'abord, je veux débarrasser madame Fernel de vos conseils!

LAURE, du fond du théâtre.

Mais il ne me conseille pas!

BOURGOIN.

Alors il n'a rien à faire derrière vous!

FERNEL descend, de mauvaise humeur [1].

Eh bien?

BOURGOIN.

Mes compliments! Vous êtes devenu une gravure de modes... Quel luxe de toilette!... et quelle grâce d'attitude!

FERNEL.

Vous avez besôin de vous moquer de quelqu'un?

BOURGOIN.

Ici, je n'ai pas le choix!

FERNEL.

Bien obligé!... Vous riez, monsieur Renault?

JULES.

Pouvez-vous le supposer?

FERNEL.

Oh! je suppose tout; depuis quelque temps, vous êtes devenu railleur... et pourtant vous prêtez tout comme un autre aux plaisanteries... Si l'on voulait...

BOURGOIN.

Essayez!

FERNEL.

Hier, par exemple!... vous avez été ridicule avec madame de Soligny... Vous ne la quittiez pas des yeux!

BOURGOIN.

Comme vous ce soir!

FERNEL.

Cômme moi! Je vous en avertis, monsieur, vous perdez votre temps!

BOURGOIN.

Comme vous!

FERNEL.

Vous êtes insupportable, docteur!

1. Bourgoin, Fernel, Jules.

BOURGOIN.

D'ailleurs, il a du temps à perdre, lui!

FERNEL, à Jules.

Si vous croyez que vous lui plaisez!

JULES.

Je me contente de ne pas lui déplaire!

FERNEL.

Est-ce à dire qu'à votre place?...

JULES.

Je ne dis pas cela!...

BOURGOIN.

Eh bien, moi, je le dis! C'est trop fort, à la fin! Jules, laissez-nous!

JULES.

M. Fernel a peut-être encore des reproches à m'adresser.

BOURGOIN.

Il vous les fera plus tard. Laissez-nous! (Jules s'éloigne et remonte à la table de whist. Fernel passe à gauche.)

SCÈNE II.

BOURGOIN, FERNEL[1].

BOURGOIN.

A nous deux!

FERNEL.

Qu'y a-t-il?

BOURGOIN.

Ce qu'il y a! malheureux, c'est que votre façon d'être tout à l'heure avec Jules Renault était de la jalousie et que vous faites les yeux doux à madame de Soligny.

1. Fernel, Bourgoin.

FERNEL, souriant.

Je vous atteste, docteur!

BOURGOIN.

Laissez-moi donc tranquille; vous mentez!

FERNEL, de même.

Comment! d'innocentes attentions!...

BOURGOIN.

Allons donc!

FERNEL.

Ma foi! Bourgoin, entre nous, je puis bien vous avouer...

BOURGOIN.

N'avouez rien et repentez-vous!

FERNEL.

Vous êtes d'un rigorisme!

BOURGOIN.

Et vous d'une fatuité!

FERNEL, triomphant.

Moi, fat!... Je ne vous ai rien raconté... je ne vous ai pas dit les raisons que j'avais de supposer... Enfin, mon cher docteur, pensez-en ce que vous voudrez... mais je crois que je ne lui suis pas indifférent!

BOURGOIN.

Vous?

FERNEL.

C'est bien étonnant, n'est-ce pas?

BOURGOIN.

C'est absurde... à supposer!

FERNEL.

Le mot est dur.

BOURGOIN.

Ainsi, vous allez contrecarrer nos projets?...

FERNEL, vivement.

Vous avouez donc que Jules songe à madame de Soligny?

BOURGOIN.

Parbleu! aimeriez-vous mieux qu'il songeât à votre femme?

FERNEL.

Bourgoin!

BOURGOIN.

Puisque vous voulez être à toute force son rival.

FERNEL.

Son rival... Ah! il prétend épouser cette jolie veuve?

BOURGOIN.

C'est une prétention que vous ne pouvez pas avoir.

FERNEL.

Mais quelle rage avez-vous de le marier?

BOURGOIN.

Quelle rage?... vous mériteriez...

FERNEL.

Quoi donc?

BOURGOIN.

Rien! rien!...

FERNEL.

Le marier!... pour qu'il s'en aille!... pour que je n'aie plus de société!... Je ne peux pas me passer de lui!

BOURGOIN, à part.

Naturellement.

FERNEL.

Est-ce qu'il vous gêne?

BOURGOIN.

Moi? pas du tout.

FERNEL.

Ni moi non plus.

BOURGOIN.

Je comprends cela.

FERNEL.

Le mariage est une bonne chose pour ceux qui en ont la vocation.

BOURGOIN.

Ah! vous l'avez, vous?

FERNEL.

Jules ne l'a pas.

BOURGOIN.

Vous croyez?

FERNEL.

J'en suis sûr!... Un beau service que vous voulez lui rendre!... Ah! il vous en saura gré!

BOURGOIN.

Je l'espère bien!

FERNEL.

C'est vous qui vous êtes mis cela en tête... personne n'y songeait... ni madame de Soligny, ni ma femme, ni Renault... Pour un homme qui a fait vœu de célibat, voilà une étrange manie du mariage.

BOURGOIN.

C'est le seul dont je me sois occupé!... Je ne vous ai pas marié, vous!

FERNEL.

Eh bien! je m'en occuperai aussi pour l'empêcher de réussir!

BOURGOIN.

Nous verrons!

FERNEL.

D'abord... je préviens madame de Soligny... elle est chez moi!... j'en suis responsable!...

BOURGOIN.

Et moi, je vous dénonce!

FERNEL.

Cela m'est bien égal! Ah! vous voulez bouleverser mon intimité... marier mes amis... malgré moi!...

BOURGOIN, à part.

Et malgré eux.

FERNEL.

Mais de quoi vous mêlez-vous?

BOURGOIN.

Oh! de ce qui vous regarde... je le sais!

FERNEL.

Eh bien! alors?...

BOURGOIN.

Je veux vous empêcher de démentir tout un passé de vertus domestiques!

FERNEL, d'un air fat.

La vertu! la vertu!

BOURGOIN.

Allons, mauvais sujet, ayez une belle contenance! voilà votre femme!

FERNEL, se retournant.

Tiens! Babel et Cavalier saluent ces dames; je vais leur dire adieu! (Il remonte vers le salon. Laure est sur le seuil; Fernel passe devant elle sans lui parler.)

SCÈNE III.

(Babel et Cavalier, qui étaient à la table de whist, l'ont quittée depuis quelques instants et saluent madame de Soligny et madame Fernel pour se retirer. Ces dames se sont levées. Fernel les rejoint, Jules est auprès de madame de Soligny.)

BOURGOIN, regardant s'éloigner Fernel.

Les maris! on m'avait dit qu'ils étaient tous comme cela! Et je ne voulais pas le croire! Oh! l'amour! quel dissolvant! si nous avions en médecine un agent de cette

force-là !... Allons, il faut en finir, car Fernel ferait quelque sottise!

SCÈNE IV.

BOURGOIN, LAURE[1].

BOURGOIN, à Laure qui redescend dans sa chambre.

Vous souffrez?

LAURE.

Moi!

BOURGOIN.

Oui, car vous souriez.

LAURE.

Ah! parce que vous m'avez vue sourire, quand une maladie de mes enfants me mettait à la torture...

BOURGOIN.

Oui, on fait peur à la mort qui menace le berceau de son enfant, et on n'ose tenir tête à une coquette qui menace...

LAURE, très-émue.

Docteur!

BOURGOIN.

Qui menace son mari!

LAURE, étonnée.

Mon mari?... Ah! vous pensez que Fernel se laisse prendre sérieusement?

BOURGOIN.

J'en suis sûr. Il est fou!

LAURE, réfléchissant.

Quel bonheur!

1. Bourgoin, Laure.

BOURGOIN.

Comment? quel bonheur!

LAURE, préoccupée.

Ah! je vous remercie de m'avoir dit cela.

BOURGOIN.

Vous me remerciez?

LAURE, simplement.

Oui, car alors il faut se hâter de marier M. Renault.

BOURGOIN.

Vous voulez ce mariage?

LAURE, souriant.

Je veux sauver mon mari!

BOURGOIN.

A la bonne heure! Réveillez-vous donc! et, puisqu'on vous attaque, prenez les armes, et en avant la coquetterie!

LAURE.

Coquette! c'est un conseil que Fernel m'a déjà donné.

BOURGOIN.

Ça m'étonne, car il est bon! Allons, madame, ne laissez pas à cette Parisienne des avantages que vous pouvez lui disputer; elle parle à tort et à travers; laissez parler votre cœur, et elle se taira!

LAURE.

Mais je n'ai pas d'esprit, docteur.

BOURGOIN.

Si, vraiment, vous en avez! Seulement, mesdames de la province, vous tenez trop aux conserves, et l'esprit conservé ne vaut plus rien... faites-lui prendre l'air! voilà le moment. Et puis, mettez-vous à la mode...

LAURE.

Je serais ravie d'avoir vos conseils sur la façon de mes robes!

BOURGOIN.

Oui-dà! Eh bien, vous les aurez! Fiez-vous à moi. Demain vous recevrez toutes les gravures de modes parues depuis huit jours; si les modes de huit jours sont trop vieilles, nous ferons jouer le télégraphe. Nous en inventerons au besoin; nous mettrons la veille celle du lendemain! Fernel est sourd... la foi lui vient par les yeux!

LAURE, soupirant.

Vous riez, docteur; c'est pourtant bien sérieux, ce que nous complotons là! C'est ma vie toute changée!... Je ne me doutais pas qu'un jour j'aurais besoin de coquetterie pour retrouver mon mari. L'ai-je donc perdu?

BOURGOIN.

Non, mais il est exposé!

LAURE.

Je saurai le défendre!

BOURGOIN.

Croyez-moi, il est temps!

LAURE.

Regardez-moi; je n'ai plus la fièvre, docteur!... Adèle sera bien habile, si elle nous échappe! (Elle remonte et va s'asseoir près de la cheminée.)

SCÈNE V.

LAURE, BOURGOIN, ADÈLE, FERNEL, JULES[1].

ADÈLE, venant sur le devant du théâtre avec Jules et Fernel.

Eh bien, ma chère Laure, as-tu fini tes petits complots de charité avec le docteur?

BOURGOIN.

Belle dame, nous cherchions un moyen de vous garder.

1. Fernel, Adèle, Jules, Bourgoin, Laure.

ADÈLE.

Le moyen est tout trouvé! On ne peut plus sortir de ce pays dès qu'on y a mis le pied!

FERNEL, galamment.

Il a fallu dix ans pour enlever Hélène de la ville de Troie.

ADÈLE.

Oh! je ne pense pas rester dix ans! (Elle s'assied, Fernel est derrière son fauteuil.)

BOURGOIN, près de Laure.

Non, puisque vous n'avez pas de mari qui vous réclame!

FERNEL.

Docteur, cette plaisanterie!...

BOURGOIN.

C'est vrai: devant vous, un mari modèle, j'ai tort!

ADÈLE.

Comme tu es silencieuse, ma chère Laure!

LAURE.

J'écoute, et je tâche de profiter!

ADÈLE, riant.

Il n'y a pas de quoi, jusqu'à présent!

LAURE.

Tu crois? Eh bien, j'attends l'heure de glaner.

FERNEL, à Adèle.

Laissez tomber quelques épis, par charité!

BOURGOIN.

Oh! votre moisson est faite, madame, vos blés sont dans la grange; n'est-ce pas, Fernel?

LAURE, regardant son mari.

Oui, mais ils n'ont qu'à fermenter, adieu ma récolte!

ADÈLE, raillant.

Ah! je savais bien que tu n'avais pas oublié tes poëmes du couvent!

LAURE.

Si l'on n'avait pas de mémoire, comment lutterait-on contre les personnes qui ont de l'esprit?

BOURGOIN, à Laure.

Bravo!

ADÈLE.

Tu es en verve ce soir, ma chère Laure!

LAURE.

C'est ton mal qui me gagne, ma chère Adèle!

FERNEL.

Ah çà! qu'est-ce qu'elles ont?

JULES, à part, regardant Laure.

Je l'avais bien devinée!

BOURGOIN, à Adèle.

Vous voyez, madame, que la province a aussi ses Parisiennes!

ADÈLE, un peu piquée.

Sans doute. Voilà pourquoi la province ferait bien d'être indulgente pour Paris. N'est-ce pas, monsieur Renault?

JULES.

C'est à Paris à donner l'exemple!

BOURGOIN.

Ah! toujours la même querelle pour son article!

ADÈLE.

Oui; je n'ai pas oublié que nous sommes des femmes frivoles, incapables de sentiments, de passions... parce que nous avons le tort de ne pas préparer nous-mêmes nos provisions d'hiver!

FERNEL, riant.

Ah! voilà qui est bien dit! Défendez-vous, Renault.

JULES, regardant Laure.

Je ne me défends pas : je me laisse condamner.

ADÈLE.

Le sentiment ! Mais qu'en faites-vous donc en province ?

LAURE.

Ce que nous en faisons ? Je vais te le dire. Nous ne le dépensons pas follement, c'est vrai, mais nous l'amassons d'une main avare, pour qu'il suffise à l'existence entière... pour le donner à nos amis en monnaie abondante, à nos enfants en belles pièces d'or !

ADÈLE.

Tu parles là surtout du sentiment maternel.

LAURE.

Il est tout simple que j'aime à parler surtout de celui-là. Mais enfin, si nous allons moins au théâtre, et si nous lisons moins de livres que vous autres, crois-tu que nous fassions de moins beaux rêves ?

ADÈLE.

Oh ! je pense qu'il doit y avoir bien des passions enfouies en province.

LAURE.

Peut-être. Mais tu avoueras que c'est un mérite d'étouffer sous le travail, sous les habitudes régulières, ces passions qu'on ne peut porter le front haut, à la lumière du ciel.

ADÈLE.

Les joies du martyre ! On nous en parlait beaucoup au couvent !

LAURE.

On n'en parle pas assez plus tard. Ah ! vous ne comptez pour rien, vous autres, ces douces tortures du sentiment qui se purifie dans la solitude, qui grandit dans le dédain et l'abandon ! Vous croyez que le cœur a de plus beaux horizons à l'Opéra, dans vos bals, dans vos fêtes... Ah !

vous seriez jalouses des cieux infinis qui s'ouvrent devant nous, dans nos maisons fermées, dans nos vieilles maisons, et jusque dans ces églises où nous allons chercher la récompense du devoir accompli !

BOURGOIN, à Fernel.

N'interrompez pas, malheureux !

JULES a écouté d'abord avec attention, puis avec étonnement. Il s'éloigne insensiblement de madame de Soligny et se rapproche de madame Fernel.

Oh ! parlez, parlez, madame !

LAURE, avec élan.

C'est une injustice profonde de nous croire absorbées dans nos travaux de ménage. Nous les acceptons, mais dans un but plus haut, car nous savons aussi bien que vous ce qu'il peut y avoir au delà ! Seulement, nous n'en voulons pas !

BOURGOIN.

C'est superbe !

ADÈLE, se levant dépitée, à Jules.

Oui, cela vaut mieux que votre article, monsieur Renault !... La leçon est meilleure, j'en profiterai !

FERNEL, à madame de Soligny.

Excusez ma femme, je ne sais ce qu'elle a ce soir...

ADÈLE.

Votre femme ! Elle a tout bonnement du génie ! Quant à vous, vous ne pouvez être qu'un excellent mari !

BOURGOIN.

Un mari parfait ! (A part.) Et je m'en charge !

ADÈLE.

Ma chère Laure, je suis un peu fatiguée, permets-moi de me retirer. (Laure s'avance vers elle ; Adèle se retourne vivement vers Fernel.) Monsieur Fernel, offrez-moi votre bras. (Hésitation de Fernel, qui voit que Laure le regarde.)

FERNEL, offrant son bras à Adèle et sortant avec elle.

C'est le docteur qui l'a excitée!... (Ils sortent dans le salon.)

BOURGOIN, qui regardait Laure avec émotion, se retourne et voit Jules en admiration.

Eh bien! vous avez vu le ciel... Il est impossible à habiter, retombez à terre! Venez-vous?

JULES.

Je vous suis! (Bourgoin sort. — A part.) Je lui parlerai! (Il ferme les portes du fond. — Laure est allée s'asseoir à gauche de la table: elle porte la main à ses yeux et essuie une larme.)

SCÈNE VI.

LAURE, JULES[1].

JULES, descendant près d'elle.

Vous pleurez?

LAURE, surprise.

Vous!... Je vous croyais parti!...

JULES.

Ne me chassez pas!

LAURE.

Vous chasser! Pourquoi donc?

JULES.

Oh! écoutez-moi, madame, il le faut, je vous en supplie!

LAURE.

Je vous écoute!

JULES.

C'est à genoux que je dois vous implorer!

LAURE, avec douceur.

Ah! vous me prenez pour madame de Soligny! (Elle se lève.)

1. Laure, Jules.

JULES.

Par pitié, ne prononcez pas ce nom... Pour me laisser vous obéir, il ne fallait pas vous révéler tout entière!

LAURE.

Monsieur Renault!

JULES.

Oh! je vous avais devinée, je n'avais pas besoin de vous entendre. Mais vous me donnez le droit de vous parler.

LAURE.

Vous êtes fou!

JULES.

J'étais fou, quand je semblais céder! quand je vous promettais une soumission bien éloignée de mon cœur!

LAURE, avec énergie.

Se peut-il que vous me parliez ainsi!

JULES.

Vous allez me haïr, n'est-ce pas?

LAURE.

Je vous plains et je vous pardonnerai... Mais taisez-vous! taisez-vous!

JULES.

Il est trop tard! Il faut que vous sachiez ce que j'ai souffert, ce que je souffre!

LAURE.

Eh bien, oui! vous avez souffert d'être méconnu!

JULES.

Je n'ai pas été méconnu par vous, et pourtant j'ai souffert par vous!

LAURE, s'oubliant.

Par moi? Je vous ai fait souffrir? J'aurais été pour quelque chose dans vos douleurs? moi!

JULES.

Je ne me plains pas! Je vous aime!

LAURE, passant à droite.

Vous m'aimez!... Il m'aime, il ose me le dire, et je l'entends, je l'écoute!...

JULES.

Je pars! vous ne me reverrez jamais, si vous m'avouez seulement que vous avez pu un jour, une minute, me prendre en pitié... m'aimer!

LAURE.

Moi!... Vous croyez que, si je vous avais aimé, je vous le dirais!...

JULES.

Vous m'aimez! Vous me le dites en ce moment!

LAURE, reculant et passant à gauche.

Mon Dieu! mon Dieu! je vous ai donc bien offensé pour être exposée à une insulte pareille!... Celui que j'aime... c'est celui que je dois aimer, uniquement, absolument! C'est mon mari, entendez-vous? mon mari!

JULES.

Vous voulez me punir de vous avoir comprise!

LAURE.

Non! vous ne m'avez pas comprise! Je n'ai ni à vous punir, ni à vous pardonner... Mon cœur est plus haut que ces orages... Demain, j'aurai oublié cette fièvre de vos paroles!

JULES.

Demain, je vous les répéterai!

LAURE.

Ah! je vous en défie!

JULES, s'avançant.

Ah! ne me défiez pas! (On entend la voix de Fernel dans la coulisse.)

LAURE.

Voici mon mari, monsieur... votre ami!

JULES.

Adieu, madame!

LAURE.

Restez, monsieur! Personne n'a le droit de fuir de chez moi, parce que personne n'a le droit de s'y cacher!

JULES.

Pourtant...

LAURE.

Alors, adieu! (Jules sort par le salon.)

SCÈNE VII.

LAURE, seule.

C'est bien fini! Suis-je assez punie!... Je mérite qu'il me parle ainsi!.. J'ai mérité que Fernel... Le voici! Est-ce un nouveau châtiment qui m'arrive?

SCÈNE VIII.

LAURE, FERNEL[1].

FERNEL, brusque et embarrassé.

Tiens! Bourgoin est parti?

LAURE.

Oui, nous sommes seuls.

FERNEL, passant à gauche.

Alors, bonsoir! Ah! tu sais que nous avons un grand bal demain?

LAURE.

Je le sais.

1. Laure, Fernel.

FERNEL.

Quelle toilette as-tu choisie?

LAURE.

Tu es bien curieux!

FERNEL.

C'est que depuis quelque temps tu te négliges.

LAURE.

Non, mais depuis quelque temps tu as d'autres goûts... Je ne prétends pas rivaliser avec Adèle.

FERNEL.

Tu as tort!

LAURE.

Est-ce sérieux ce que tu me dis là?

FERNEL.

Oui, je suis jaloux pour toi des succès des autres.

LAURE.

Eh bien! je ne veux pas te rendre jaloux autrement.

FERNEL.

Je t'avertis en tout cas que, si tu dois aller au bal dans cette toilette-là!...

LAURE.

Voilà la première fois que tu attaches tant d'importance à ma toilette...

FERNEL.

Ce ne sera pas la dernière... On dirait que je t'impose des économies!

LAURE, doucement.

Mon ami, jusqu'ici je m'imaginais faire honneur à ta fortune en ne songeant qu'aux pauvres; je vois bien qu'il faut songer aussi à plaire aux riches. D'ailleurs... en province...

FERNEL, avec violence et passant à droite.

Ah! voilà! la province! toujours la province! Je vendrai cette maison! nous irons habiter Paris!

LAURE.

Ah!

FERNEL, la regardant.

Est-ce que Paris te fait peur?

LAURE, contenant ses pleurs et montrant sa chambre.

Est-ce que nous emporterons tout cela à Paris? Cette maison où nos enfants sont nés?

FERNEL, vivement.

Mes enfants! (Il la regarde, s'attendrit, veut parler, puis fond en larmes et tombe sur un fauteuil en se cachant la figure.) Je suis un brutal!... Oh! c'est que je souffre! Si tu savais!...

LAURE, vivement et allant près de lui.

Il y a des mots qui ne doivent pas être prononcés entre nous. Aie confiance en moi! je te guérirai!

FERNEL.

Tu es un ange!... et moi... je suis insensé!...

LAURE.

Non, je suis ta meilleure amie, et toi, tu es un cœur loyal. Va! il n'y a pas de secret entre nous. Notre bonheur est solide. On peut le menacer... On ne l'entamera jamais!

FERNEL, riant et pleurant.

Un homme qui pleure! N'est-ce pas le comble du ridicule?

LAURE, s'agenouillant près de lui.

Mais c'est par cela que vous valez encore quelque chose... Va! tu m'as rassurée sur nous tous... Ces larmes-là, c'est la rosée du ménage!

FERNEL.

J'ai eu des torts!

LAURE.

Moi, je ne vois qu'une chose: tu as été méchant et tu deviens bon; tu m'as grondée et tu t'en repens! (Tendrement.)

Je m'habillerai comme tu le voudras... et nous irons à Paris... Est-tu content?

FERNEL, la regardant avec franchise.

Tu ne veux pas que je te dise tout? (Il la fait relever.)

LAURE.

Tu n'as rien à avouer... Un peu de patience, et tout ira bien!

FERNEL.

De la patience?

LAURE.

Oui, dans quelques jours, quand Adèle sera partie!

FERNEL, baissant la tête.

Elle part donc bientôt?

LAURE.

Je le pense... (A part.) Je l'espère! (Haut.) Il arrivera peut-être des événements...

FERNEL.

Des événements?... Laure, tu te mêles aussi de ce mariage? (Se levant.) Jules Renault, n'est-ce pas?

LAURE.

Oui!

FERNEL, avec agitation, et passant à gauche.

Non, non! C'est impossible! Je ne le souffrirai pas!

LAURE, doucement.

Pourquoi?

FERNEL, de plus en plus exalté.

Pourquoi? pourquoi? Ah! tu ne voulais pas savoir mon secret, et tu t'en sers pour te venger!

LAURE.

Paul, sois calme... je t'en prie!

FERNEL, subitement apaisé et retombant assis près de la table.

Tu vois bien que je suis fou et que je lasserai ton courage!

LAURE, *avec tendresse et le baisant au front.*

Enfant! grand enfant!

FERNEL.

Pardonne-moi encore! pardonne-moi toujours!

LAURE.

C'est peut-être moi, mon ami, qui la première ai besoin de pardon. Allons, essuie tes yeux!... *(Fernel veut se lever; on entend une porte du salon se fermer.)*

FERNEL, *remontant.*

Tout le monde n'est pas parti! Il y a là quelqu'un!

LAURE, *surprise.*

C'est vrai! Un de nos amis qui est resté!

FERNEL.

Le docteur?

LAURE, *avec fermeté*

Non... Ce doit être M. Renault!

FERNEL.

Que faisait-il là? Il nous entendait!

LAURE, *résolûment.*

Qu'importe?

FERNEL, *la regardant.*

Comme tu dis cela!

LAURE, *rayonnante.*

C'est que je suis bien heureuse, mon ami!

FERNEL, *cherchant à deviner.*

Je ne sais si je comprends... Est-ce que Jules?... *(Laure sourit et baisse la tête.)* Ah! tu es bonne et je t'aime! *(Il l'attire à lui et l'embrasse.)*

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

Même décor qu'au premier acte. Le salon de madame Fernel, meublé et rangé avec plus d'élégance. Fleurs dans des jardinières, dans des vases, etc.

SCÈNE PREMIÈRE.

BRIGITTE, ADÈLE. **Au lever du rideau, Brigitte nettoie. Adèle entre en grande toilette [1].**

ADÈLE.

Madame Fernel est dans sa chambre?

BRIGITTE.

Madame n'est pas encore prête... elle s'habille. Ah! on met le temps à sa toilette un jour de grand bal... Si vous voulez lui parler!...

ADÈLE.

Je l'attendrai ici.

BRIGITTE.

Je vais dire à Madame que vous la demandez.

ADÈLE.

Oh! qu'elle ne se presse pas!... D'ailleurs, voici M. Fernel! (**Brigitte sort.**)

SCÈNE II.

ADÈLE, puis FERNEL.

ADÈLE, seule.

Ce salon a pris vraiment un air de fête... il n'est plus le même!...

1. Brigitte, Adèle.

FERNEL entre vivement, une rose à la main, embarrassé[1].

Pardon ! belle dame, vous ne l'avez pas vue?

ADÈLE.

Qui donc?

FERNEL.

Ma femme! Je la cherche!

ADÈLE.

C'est elle aussi que j'attends!

FERNEL.

Comme cela se trouve! nous pouvons attendre ensemble!

ADÈLE, remarquant son embarras.

Qu'avez-vous donc, monsieur Fernel?

FERNEL.

Moi? rien!

ADÈLE.

On dirait que je vous gêne!

FERNEL.

Me gêner, vous, Madame? en aucune façon!

ADÈLE.

Eh bien, alors... vous m'en voulez?

FERNEL.

Vous en vouloir... de quoi donc?

ADÈLE, raillant.

Que sais-je! De n'avoir pas toujours accueilli comme il convenait vos jolis compliments.

FERNEL.

Oh! n'ayez pas de remords!

ADÈLE.

Je n'en ai pas... C'est vous qui paraissez en avoir!

1. Fernel, Adèle.

FERNEL.

Moi!... des remords?... ai-je donc été coupable?...

ADÈLE.

Eh!... d'intention!

FERNEL.

Vous voulez plaisanter?

ADÈLE.

Non, non, vous étiez éloquent!... Il n'eût tenu qu'à moi de me persuader bien des choses!

FERNEL, alarmé.

Quelles choses?...

ADÈLE.

Au surplus, je vais partir, et comme vous m'avez promis une visite à Paris, nous reprendrons plus tard cette petite querelle.

FERNEL.

A Paris?... Je ne sais si... Je n'y suis pas encore!

ADÈLE.

Vous y viendrez!

FERNEL.

Oui, oui, quand mes enfants seront plus grands... et quand ma femme le voudra bien!

ADÈLE.

Monsieur Fernel!

FERNEL.

Madame?

ADÈLE.

Regardez-moi bien en face!

FERNEL, décontenancé.

Voilà! je vous regarde!

ADÈLE, riant.

Ah! vous ne savez pas mentir, vous, et votre bonne nature se refuse à jouer deux rôles à la fois!

FERNEL.

Que voulez-vous dire?

ADÈLE.

C'est comme cela que je vous aime! bon époux, bon père!

FERNEL.

Vous vous moquez de moi?

ADÈLE.

Non, pas aujourd'hui!

FERNEL.

Alors, je vous remercie de vous être moquée de moi hier!

ADÈLE.

Ah! si tout le monde vous ressemblait!

FERNEL, finement et s'approchant d'elle.

Tout le monde? cela veut dire quelqu'un.

ADÈLE.

Non, je parle en général, à propos des fausses amitiés... des faux compliments...

FERNEL.

Vous rendrez du moins justice à nos amis. (Voyant entrer Bourgoin.) A notre bon docteur... Bonjour, Bourgoin!

SCÈNE III.

ADÈLE, FERNEL, BOURGOIN [1].

BOURGOIN, tenant un rouleau.

Bonjour, Fernel; Madame!... (Il salue.)

FERNEL, lui serrant la main.

Cela va bien, mon cher docteur?

1. Fernel, Bourgoin, Adèle.

BOURGOIN.

Sans doute !

FERNEL.

Que tenez-vous donc là?

BOURGOIN.

Un traité d'hygiène domestique... en images!

ADÈLE.

Montrez-nous cela, docteur! (Elle prend le rouleau des mains du docteur et va s'asseoir pour l'examiner.)

BOURGOIN.

Vous n'en avez pas besoin, vous, Madame!

FERNEL.

Et moi?

BOURGOIN.

C'est pour vous que je les apporte, mauvais sujet!

FERNEL, bas.

Je ne crains plus vos reproches, docteur. Je vous aiderai à marier madame de Soligny.

BOURGOIN, étonné.

Ah bah!

FERNEL.

Oui... Je sais tout... je comprends tout... Ma femme!... Ah! c'est un ange, docteur...

BOURGOIN.

Il n'est pas malheureux que vous le sachiez enfin... Et si vous voulez nous aider... (Il lui parle bas à l'oreille.)

FERNEL.

Madame Renault... Je comprends... comptez sur moi!

ADÈLE se lève et rendant le rouleau à Bourgoin.

Ces gravures sont jolies : oui, ce sont là les modes nouvelles! docteur, vous vous y connaissez... Mais vous arrivez trop tard... Madame Fernel est à sa toilette et elle y passe une heure de plus que moi.

BOURGOIN.

Une heure, ce n'est guère !

ADÈLE.

Regardez !

SCÈNE IV.

LES MÊMES, LAURE, en grande toilette[1].

BOURGOIN.

Quelle merveille !

FERNEL.

Laure ! ma femme ! Ah ! mon Dieu ! je ne te reconnais plus !

LAURE.

Je ne te fais plus honte ?

FERNEL.

Mais admirez donc, docteur... quelle toilette ! on fait de si belles choses que cela à Troyes !

LAURE.

Et chez toi, mon ami ! Tu ne m'en veux pas, Adèle, d'avoir emprunté ta femme de chambre ?

ADÈLE.

Moi... j'augmente ses gages !

BOURGOIN, à part.

Allons ! en voilà un de sauvé !

LAURE, à Bourgoin.

Êtes-vous content ?

BOURGOIN.

Oui... seulement, la robe un peu trop montante.

1. Fernel, Laure, Bourgoin, Adèle.

LAURE.

Docteur, je n'oserai jamais me montrer ainsi... Que dira-t-on de moi?

BOURGOIN.

Que vous êtes la plus belle... comme vous êtes la meilleure!

ADÈLE, à part, en souriant.

Allons! il est temps que je parte! on finirait par me chasser.

LAURE, à son mari.

Si tu persistes à me trouver laide, mon ami, je n'ai plus rien à faire!

FERNEL.

Ne dis rien, ne me trouble pas... je m'enivre de ta vue!

BOURGOIN.

Mais pourquoi ces belles toilettes de si bon matin?

ADÈLE.

Et la fête de jour!... le bal pour les pauvres?

BOURGOIN.

Ah! je n'y pensais plus! je suis si peu habitué à voir madame Fernel danser pour les pauvres!

LAURE.

Ne vous moquez pas! j'ai déjà assez peur!

BOURGOIN.

Me moquer! voilà le vrai costume des dames de charité, de celles qui n'oublient pas leurs maris parmi leurs bonnes œuvres.

FERNEL.

Ce cher Bourgoin! il a raison!

BOURGOIN.

A propos de bonnes œuvres, j'ai un message sérieux à remplir.

ADÈLE.

Je suis sûre qu'il me concerne.

BOURGOIN.

Tout juste! voilà un pressentiment de bon augure.

ADÈLE.

Je pourrais peut-être vous en dispenser.

BOURGOIN.

On ne me dispense jamais... d'un devoir de conscience.

LAURE.

Nous vous laissons, docteur. (Avec gaieté.) Adèle, écoute M. Bourgoin, il a le secret de rendre les gens heureux... c'est un bon génie.

BOURGOIN, lui montrant le rouleau.

Vous ne dites pas cela pour vous, qui devancez mes ordonnances!

LAURE, prenant le rouleau.

Je les garde... et je m'en souviendrai... en cas de rechute.

FERNEL.

Nous reviendrons bientôt, madame. Au revoir, docteur! (A sa femme.) Je n'ose pas te donner le bras. (Ils sortent à gauche.)

SCÈNE V.

ADÈLE, BOURGOIN[1].

BOURGOIN.

Maintenant, madame, que nous sommes seuls...

ADÈLE, se dirigeant vers la table[2].

Pardon! docteur, voulez-vous bien me permettre, avant

1. Bourgoin, Adèle.
2. Adèle, Bourgoin.

de vous écouter ou tout en vous écoutant, d'écrire une lettre... (Elle s'assied près de la table et écrit.)

BOURGOIN.

Comment donc! (A madame de Soligny, qui écrit.) Je parierais que cette lettre est une précaution que vous prenez...

ADÈLE, s'interrompant pour regarder.

Contre vous, docteur?

BOURGOIN.

Non, contre vous-même... De peur de me céder, vous prenez votre parti avant de m'entendre.

ADÈLE, riant.

Vous avez raison. (Elle continue d'écrire.)

BOURGOIN.

Si c'est une commission... vous le savez? je les fais très-bien.

ADÈLE, sonnant.

Ah! s'il s'agissait de Troyes, mais c'est pour Paris.

SCÈNE VI.

LES MÊMES, BRIGITTE.

BRIGITTE.

Madame a sonné?

ADÈLE.

Oui, Brigitte; pourriez-vous me porter une lettre à la poste? (Elle met la lettre dans une enveloppe.)

BOURGOIN.

Le courrier part dans dix minutes.

BRIGITTE, prenant la lettre.

Justement je sors. (A part.) Sans cela!

ADÈLE.

Je vous remercie! (Brigitte sort.)

SCÈNE VII.

BOURGOIN, ADÈLE.

BOURGOIN.

C'est à ce monsieur de Paris que vous avez écrit?

ADÈLE.

A lui-même.

BOURGOIN.

Au lieu d'écrire, vous auriez mieux fait de partir ce soir.

ADÈLE.

Je pars demain!

BOURGOIN.

Il sera trop tard!

ADÈLE.

Ne dirait-on pas que je vais causer la mort de quelqu'un!

BOURGOIN.

Il y a plusieurs façons de tuer, madame, je les connais toutes, moi... Pourtant il ne s'agit pas des regrets que vous laisserez, mais de ceux que vous ressentirez!

ADÈLE.

Des regrets... je suis bien tranquille, docteur!

BOURGOIN.

Nous verrons cela! vous avez déjà reçu une visite ce matin?

ADÈLE.

Je l'ai reçue... pour la congédier.

BOURGOIN, allant chercher une chaise et la plaçant près d'Adèle, il s'assied.

Eh bien! voilà la différence entre la seconde visite et la première, c'est que, moi, l'on ne me congédie pas.

ADÈLE.

Alors, c'est encore la bataille, n'est-ce pas?

BOURGOIN.

Dame! vous avez renvoyé mon parlementaire.

ADÈLE.

M. Renault! Il venait me raconter ses insomnies.

BOURGOIN.

Il raconte bien.

ADÈLE, tirant une lettre de sa poche.

Moi, je conte mal... Docteur, est-ce vous qui avez écrit cela?

BOURGOIN, la regardant et la rendant à Adèle.

Allons donc! je signe mes ordonnances... une lettre anonyme, c'est la grande méchanceté en province, mais elle ne réussit plus qu'auprès des Parisiennes.

ADÈLE.

J'ai bien fait de la lire. — J'attends votre ambassade.

BOURGOIN.

Dites ma consultation... je ne suis pas un médecin spécialiste... je traite toutes les maladies et je soigne les amoureux.

ADÈLE se lève et passe à droite.

Je ne vois pas trop alors...

BOURGOIN, mettant ses gants.

Madame, je veux devenir le père d'un jeune homme de talent, d'avenir, qui a le défaut de n'être pas aussi laid que son esprit l'autorisait à l'être. Vous plairait-il d'entrer dans la famille?

ADÈLE, *ironiquement.*

Comme sa sœur?

BOURGOIN.

Non, comme sa femme.

ADÈLE.

Nous y voilà... la demande dont on m'avait prévenue.

BOURGOIN.

Cela vous épargne l'étonnement... Et vous répondez?

ADÈLE.

Je refuse!

BOURGOIN.

Prenez garde! vous refusez trop tôt.... c'est du dépit!

ADÈLE, *passant à gauche.*

Du dépit!... eh bien! oui, c'est du dépit. Je me sens blessée, humiliée de me voir la fable, la risée de cette ville.

BOURGOIN.

Je comprends que quand on venait, au contraire, pour rire des autres...

ADÈLE.

Il paraît que l'on veut faire de moi la femme de M. Renault! Il est le chérubin de ces dames, M. Renault; marions le à cette Parisienne, s'est-on dit... ce sera pour lui un avenir, une position... et alors, tout le monde s'est entendu, on a fait brûler des cierges pour que l'affaire réussît; l'affaire ne réussira pas, docteur... M. Renault restera l'ornement du salon de madame Fernel... je renonce aux droits qu'on m'a si généreusement attribués.

BOURGOIN.

Il vous déplaît donc bien?

ADÈLE.

Non, mais, si l'on épousait un homme parce qu'il ne vous ennuie pas...

BOURGOIN.

Oui, il vaut mieux épouser celui qui vous ennuie, on en est plus tôt débarrassé...

ADÈLE.

Encore une fois, je refuse, et s'il vous faut des raisons...

BOURGOIN.

N'en donnez pas, j'aime mieux cela! vous n'en donneriez pas de bonnes.

ADÈLE.

Je refuse, parce que le désintéressement de M. Renault...

BOURGOIN, *l'interrompant.*

Madame... vous faites injure à un homme d'honneur dont je suis le garant... Vous ne savez pas, au contraire, de quel désintéressement cet ambitieux serait capable. Je devine, on aura fait peur à votre délicatesse de l'ardeur de parvenir de ce jeune et brave cœur, de sa vieille mère, de leur petit intérieur... Voilà ce qui vous répugne... voilà ce qui tenterait d'autres!

ADÈLE.

Madame Fernel... sans doute!

BOURGOIN.

Ah! un cri du cœur: vous êtes jalouse?

ADÈLE.

Moi!

BOURGOIN.

Avouez que vous êtes jalouse, et je tombe à vos pieds.

ADÈLE.

En me priant, n'est-ce pas, de payer pour le bonheur de la maison Fernel?

BOURGOIN.

Eh bien! oui, puisque c'est vous qui avez menacé ce bonheur-là!

ADÈLE.

Je croyais l'avoir servi, au contraire!

BOURGOIN.

Achevez votre œuvre alors! Vous jouiez deux parties à a fo is, madame; la plus innocente, la moins flatteuse pour votre fierté, Fernel vous la fait perdre... ne demandez pas de revanche! Quant à l'autre, ayez le bon goût de la gagner. Fernel est guéri... guérissez aussi Jules Renault, guérissez tout le monde, ne craignez pas d'aller sur mes brisées.

ADÈLE.

Que dois-je donc à M. Renault?

BOURGOIN, avec amertume.

Rien! pas même de l'estime pour son courage. Si vous l'aviez vu ce matin, ces petites mains dédaigneuses qui jouent avec vos beaux cheveux se seraient jointes d'admiration. D'un trait de plume, il a décidé de son avenir. Babel et Cavalier s'étaient permis quelques propos sur votre rencontre; Jules leur a jeté sa démission comme un soufflet. Il est contraint d'aller à Paris... chaque jour de retard lui coûtera, à lui et à sa mère, un morceau de pain... Vous ne lui devez rien, vous... mais voilà ce qu'il vous doit, lui.

ADÈLE.

Vous êtes... brutal, monsieur Bourgoin.

BOURGOIN.

Comme un chirurgien, oui, madame.

ADÈLE.

Vous voulez dire, n'est-ce pas, que je n'ai pas de cœur?

BOURGOIN.

Un chirurgien ne dit jamais de ces choses-là!... votre cœur est à gauche...

ADÈLE.

Je vous prouverai que vous ne me connaissez pas.

BOURGOIN.

Et moi, je vous prouve que j'aurais mieux fait de ne pas vous connaître.

ADÈLE, raillant.

Ah! vous aussi, docteur... je vous ai blessé!

BOURGOIN.

C'est-à-dire que vous avez bouleversé mon existence!... j'étais si tranquille! une clientèle si rangée!... Vous tombez ici comme...

ADÈLE.

Comme la peste, n'est-ce pas?

BOURGOIN.

A peu près, et sans quarantaine! Tout aussitôt, vous me forcez à courir, à surveiller, à remplacer la médecine par la stratégie, les ordonnances par des leçons de coquetterie, le codex par des journaux de modes.

ADÈLE, raillant.

Faut-il vous épouser, docteur?

BOURGOIN.

Ma foi! vous le mériteriez... Mais non... épousez votre Parisien; ce sera bien fait... pour Jules Renault.

ADÈLE.

Vous n'êtes plus galant, docteur.

BOURGOIN.

Quand vous dirai-je : Vous n'êtes plus coquette?

ADÈLE.

Dites-le-moi tout de suite... puisque je pars!

BOURGOIN.

Et surtout n'oubliez pas, en arrivant, d'épouser ce monsieur... Il n'aura que ce qu'il mérite!

ADÈLE.

Ah! nous voici arrivés aux injures!

BOURGOIN.

Dites : aux vérités!

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, LAURE[1].

LAURE.

Eh bien, êtes-vous d'accord ?

BOURGOIN.

Oh ! tout à fait !

ADÈLE.

Oui, pour nous détester.

LAURE.

Comment ! Adèle, le docteur ne t'a pas persuadée ?

ADÈLE.

Je t'attendais !

LAURE.

Moi !

ADÈLE.

Je voulais t'entendre plaider la cause de M. Renault.

LAURE.

Elle était en bonnes mains !

ADÈLE.

J'aurais pourtant voulu avoir ton opinion.

BOURGOIN, intervenant.

Madame pense comme moi.

LAURE.

Laissez, docteur... mon opinion, je puis la donner sans embarras... M. Renault est un ami. J'ai des fils; je leur souhaite le talent, le courage de M. Renault. Je voudrais être fière un jour de mes enfants comme sa mère est fière de lui !... Voilà mon opinion : la comprends-tu ?

1. Bourgoin, Adèle, Laure.

ADÈLE.

Oui, je la comprends. Mais ce n'est pas tout !

SCÈNE IX.

LES MÊMES, FERNEL, MADAME RENAULT[1].

FERNEL.

Entrez ! entrez donc, madame Renault.

LAURE.

Madame Renault ! (Elle va à madame Renault.)

ADÈLE.

Que signifie ?

BOURGOIN.

C'est moi, mesdames, qui ai fait prier par notre ami Fernel madame Renault de vouloir bien venir.

ADÈLE.

Ah ! docteur, voilà un guet-apens !

LAURE.

Soyez la bienvenue, madame Renault. (Madame Renault salue.)

FERNEL.

Vous joindrez votre voix à celle du docteur !

ADÈLE, à part.

Il y a vraiment de la distinction dans sa figure.

BOURGOIN.

Madame Renault peut vous dire les espérances que

1. Bourgoin, Adèle, madame Renault, Laure, Fernel.

nous lui avions imprudemment données et qu'elle garde encore !

ADÈLE.

Mais qu'ai-je besoin d'entendre...

LAURE.

Je t'en prie, Adèle... écoute madame Renault.

BOURGOIN.

Si vous lui résistez !

MADAME RENAULT, *s'avançant.*

Docteur, vous vous trompez, je ne suis pas venue pour renouveler une démarche inutile, humiliante. Nous sommes fiers dans notre famille, et je ne veux pas qu'on plaide davantage pour le bonheur et pour l'honneur de mon enfant.

BOURGOIN.

Eh bien ! en voilà d'une autre !...

FERNEL.

Si j'avais su cela !

LAURE, *à madame Renault.*

Je vous comprends !

MADAME RENAULT.

Quand mon fils a choisi son état... l'état d'écrivain, je l'ai laissé faire, me résignant à le voir longtemps pauvre, mais comptant bien cependant que son courage, son talent, sa probité finiraient par lui valoir un sourire de la Fortune !

BOURGOIN.

C'est une Romaine que cette Troyenne-là !

MADAME RENAULT.

Voilà le seul calcul que j'aie jamais fait... Mais, du mo-

ment qu'on prend mon ambition pour un intérêt sordide... Quand on hésite devant ce talent honnête qui sera peut-être un jour un talent illustre, j'aime mieux que mon fils reste pauvre, et je sens que l'estime de sa vieille mère peut le consoler!

ADÈLE.

Quelle étrange femme!

MADAME RENAULT, à Adèle.

C'est pour vous dire cela, madame, que j'ai consenti à venir. Je voulais aussi vous laisser le souvenir de mon visage, qui vous reviendra quelquefois à la pensée comme celui d'une pauvre femme que vous avez blessée...

ADÈLE.

Ah! madame, croyez...

MADAME RENAULT.

... Sans le vouloir, sans la connaître, je le comprends. Quant à moi, je ne suis pas fâchée de vous voir!

LAURE, à Adèle.

Est-ce que tu peux résister?

MADAME RENAULT.

Oh! n'intervenez pas, Madame Fernel. C'est bien sérieusement que je parle... Le docteur a dépassé mes intentions... Je ne lui en fais pas de reproches, mais il me désobligerait, s'il continuait.

FERNEL.

Cependant, Madame Renault...

MADAME RENAULT.

Adieu, Madame... Vous excuserez Jules, Madame Fernel, s'il ne vient pas vous faire ses adieux.

LAURE.

Il part bientôt?

MADAME RENAULT, s'epprochant da madame Fernal. Fernel et Bourgoin parlent à madame da Soligny.

(Haut.) Nous partons ce soir!... (A Laure, à demi-voix.) Si toutes les femmes vous ressemblaient...

LAURE.

Que voulez-vous dire?

MADAME RENAULT.

Je m'entends! vous pouviez empêcher mon fils de se marier jamais!

LAURE.

Moi?

MADAME RENAULT.

Ce n'est pas d'aujourd'hui que je vous vénère! Laissez-moi vous remercier, même si je sors d'ici désespérée!

ADÈLE, qui a entendu le dernier mot, allant à madame Renault. Laure et Fernel remontent.

Pourquoi seriez-vous désespérée, Madame?... J'ai refusé d'entendre M. Renault ici, mais peut-être l'écouterai-je à Paris!

BOURGOIN.

Enfin! voilà le grand mot lâché!

ADÈLE.

Oh! je ne prends pas d'engagement, docteur! (Renault, qui est entré sur les derniers mots, s'avance à son tour.)

SCÈNE X.

LES MÊMES, JULES.

JULES.

Et je n'en demande pas, Madame!

MADAME RENAULT.

Que dis-tu?

JULES.

Je ne veux pas me marier, ma mère!

ADÈLE.

Voilà qui arrange les choses!

FERNEL.

Vous ne voulez pas vous marier, Renault! pourquoi?... (Un silence.)

LAURE, intervenant.

Parce que M. Renault, sans doute, veut devoir sa femme à l'affection et non pas seulement à la pitié.

JULES.

Vous avez raison... madame... Quand madame de Soligny m'aura permis de lui faire une confession loyale, entière... elle saura mieux que maintenant si je suis digne d'un peu d'estime.

BOURGOIN.

Est-ce bien nécessaire?

ADÈLE.

Oui, docteur, j'ai les mêmes scrupules que M. Renault.

BOURGOIN.

Eh bien! c'est de la sympathie!

ADÈLE.

Nous nous retrouverons à Paris, madame Renault, et vous verrez que je crois aussi à l'avenir des honnêtes gens qui ont du talent.

LAURE.

Merci, Adèle! Ah! je t'aime! (Elle l'embrasse.)

ADÈLE.

Ah! mon Dieu, et ma lettre?

BOURGOIN.

Je vous disais bien que vous aviez tort de l'écrire!

MADAME FERNEL, lui rendant la lettre.

Ta lettre?... Brigitte me l'a rapportée, tu avais oublié de mettre l'adresse!

FIN.

PARIS. — IMPRIMERIE DE J. CLAYE, RUE SAINT-BENOIT, 7.